

# GARDE DU CŒUR : L'ART DE LA RIPOSTE

*Studio Pink*



# **Garde du Cœur : L'Art de la Riposte**

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Mur d'Acier	4
Chapitre 2 : Le Rayon d'Action	9
Chapitre 3 : Fêlures sous l'Armure	15
Chapitre 4 : La Garde Rapprochée	22
Chapitre 5 : L'Interdit	29
Chapitre 6 : Provocation Créative	36
Chapitre 7 : L'Art de la Riposte	42
Chapitre 8 : Le Lendemain de Veille	48
Chapitre 9 : Intimité Forcée	54
Chapitre 10 : Les Ombres du Silver Fox	61
Chapitre 11 : Le Conflit de Loyauté	67
Chapitre 12 : L'Absence	73
Chapitre 13 : L'Assaut Final	80
Chapitre 14 : Cœur à Nu	86
Chapitre 15 : Le Nouveau Protocole	91

# Chapitre 1

## Le Mur d'Acier

Le silence dans le grand salon des De Vriès n'était pas apaisant. C'était un silence lourd, saturé d'ozone et de ressentiment, comme l'air juste avant que la foudre ne déchire le ciel.

Léna se tenait près de la baie vitrée, observant les gouttes de pluie s'écraser contre le verre teinté. À vingt-quatre ans, elle avait appris que la liberté était un concept élastique, souvent réduit à la taille d'une cage dorée. Mais ce qui se tenait derrière elle, au milieu de la pièce, n'était pas une cage. C'était une forteresse.

— Je n'en veux pas, dit-elle sans se retourner.

Sa propre voix lui parut étrangère, plus rauque qu'à l'accoutumée. Elle sentait la présence de l'homme dans son dos sans même avoir besoin de le regarder. C'était une question de pression atmosphérique. Il occupait l'espace, dévorait l'oxygène, dégageant un mélange troublant de bois de santal froid et de métal propre.

— Ce n'est pas une question de choix, Mademoiselle De Vriès.

La voix était profonde, une basse liquide qui fit vibrer quelque chose de primaire au creux du ventre de Léna. Elle se retourna brusquement, ses talons claquant sur le marbre comme des coups de feu.

Gabriel Thorne ne bougea pas d'un iota. Il se tenait là, les mains croisées dans le bas du dos, vêtu d'un costume sombre dont la coupe impeccable ne parvenait pas à masquer la puissance brute de ses épaules. Son visage était une étude de lignes dures

et d'angles sévères, ses yeux d'un gris d'orage l'observant avec une neutralité insultante.

— "Mademoiselle De Vriès", l'imita-t-elle avec une moue méprisante. Est-ce que mon père vous a briefé sur mon tempérament, ou est-ce qu'ils vous livrent tous avec ce kit de politesse robotique ?

Gabriel inclina légèrement la tête. Un mouvement minimal, presque imperceptible.

— Votre père m'a payé pour assurer votre sécurité, pas pour apprécier votre conversation. Bien que, je l'admets, le dossier mentionnait une certaine... résistance.

— Une résistance ? Je suis une insurrection à moi toute seule, Thorne.

Elle s'approcha de lui, envahissant son espace personnel avec une audace qui aurait fait reculer n'importe quel autre homme. Elle voulait voir une faille. Une pupille qui se dilate, un muscle qui tressaille à la commissure des lèvres. Elle sentit la chaleur qui émanait de lui, une fournaise contenue sous de la laine peignée.

Léna leva le menton, le défiant du regard. Elle était petite face à ce colosse, mais elle portait sa colère comme une armure.

— Écoutez-moi bien, "Garde du corps". Je sors quand je veux. Je vois qui je veux. Et je ne veux pas d'une ombre qui sent l'après-rasage de luxe et la discipline militaire collée à mes basques. Vous allez appeler mon père, lui dire que je suis insupportable — ce qui est vrai — et reprendre votre chèque.

Gabriel ne recula pas. Au contraire, il sembla se stabiliser davantage, tel un mur d'acier ancré dans le sol. Il baissa les yeux vers elle, et pour la première fois, Léna vit une étincelle passer dans ce regard gris. Ce n'était pas de la colère. C'était de la curiosité. Une curiosité aiguisée, presque prédatrice.

— Vous avez terminé ? demanda-t-il calmement.

Léna ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. L'arrogance tranquille de cet homme l'asphyxiait.

— Bien, reprit-il. Mon contrat stipule une protection de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela signifie que je serai là quand vous vous réveillerez, quand vous déjeunerez, et quand vous déciderez d'aller dans ces clubs miteux que vous affectionnez pour tester les limites de votre sécurité. Je ne suis pas votre baby-sitter, Léna. Je suis la barrière entre vous et les gens qui veulent vous briser pour atteindre votre nom.

Il fit un pas en avant. Un seul. La distance entre eux s'évapora. Léna perçut l'odeur de la pluie qui imprégnait encore son manteau, une note sauvage et fraîche qui contrastait avec le luxe étouffant du salon. Son cœur trahit sa posture en accélérant la cadence, un tambourinement sourd contre ses côtes.

— Et pour information, ajouta-t-il d'une voix plus basse, presque intime, ce n'est pas de l'après-rasage. C'est du savon de Marseille. Je n'aime pas les artifices.

Elle ricana, tentant de reprendre contenance, bien que son souffle soit devenu court.

— Un puriste. Quelle chance j'ai. Est-ce que vous allez aussi vérifier si mon lit est bien bordé ?

— Si c'est là que le danger se trouve, oui.

Leurs regards se verrouillèrent. Il y avait une tension électrique, une friction invisible qui faisait dresser les petits cheveux sur les bras de Léna. Elle détestait la façon dont il la regardait — non pas comme une princesse gâtée, mais comme une énigme qu'il

avait déjà commencé à résoudre.

— Vous ne tiendrez pas trois jours, lança-t-elle, ses yeux étincelants de défi. Je vais vous rendre la vie si infernale que vous regretterez d'avoir un jour entendu le nom De Vriès.

Gabriel laissa échapper un son qui ressemblait presque à un rire, un grondement étouffé au fond de sa gorge.

— J'ai survécu à deux déploiements en zone de guerre et à trois tentatives d'assassinat en Amérique latine, Mademoiselle. Une héritière en colère avec un penchant pour la provocation ? C'est presque des vacances.

Il tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour ramasser le sac à main qu'elle avait jeté sur le canapé un peu plus tôt. Il le lui tendit avec une courtoisie glaciale.

— Votre chauffeur — c'est-à-dire moi — attend. Vous avez un vernissage à 19 heures. Je vous suggère de mettre une veste. Il fait froid dehors, et je n'ai pas envie de gérer une pneumonie en plus de votre tempérament.

Léna arracha le sac de ses mains, ses doigts effleurant les siens au passage. Le contact fut bref, à peine une seconde, mais l'effet fut celui d'une décharge statique. Elle sentit la rugosité de sa peau, la force tranquille qui résidait dans ses doigts.

Elle passa devant lui, faisant exprès de le bousculer de l'épaule. Il ne bougea pas plus qu'un pilier de béton.

— Je vous déteste déjà, Thorne, cracha-t-elle en marchant vers le hall.

— C'est un excellent début, répondit-il derrière elle, son ton reprenant son impassibilité professionnelle. La haine rend vigilant. Et la vigilance vous gardera en

vie.

Alors qu'elle s'éloignait, Gabriel resta un instant immobile dans le salon désert. Il ajusta sa cravate, son regard fixé sur la silhouette élancée et furieuse de la jeune femme. Son dossier disait : "Instable, rebelle, difficile à gérer". Il n'avait pas précisé qu'elle brûlait d'une intensité capable de consumer tout ce qui l'entourait.

Il avait l'habitude des murs d'acier. Il en était un. Mais face à Léna De Vriès, il comprit que le défi ne serait pas de la protéger des autres.

Ce serait de se protéger lui-même de l'incendie qu'elle venait d'allumer dans ses veines.

Il s'engagea à sa suite, le pas lourd et régulier, l'ombre silencieuse et implacable d'une femme qui ne voulait pas être sauvée. La soirée ne faisait que commencer, et dans le jeu de la riposte, Gabriel Thorne ne comptait pas perdre le premier set.

Dehors, l'orage éclata enfin, noyant la ville sous un déluge sombre. Dans la voiture qui les attendait, le silence reprit ses droits, mais cette fois, il était chargé de tout ce qu'ils n'avaient pas dit. Léna regardait par la fenêtre, le profil rigide, tandis que dans le rétroviseur, les yeux gris de Gabriel ne la quittaient pas.

C'était une guerre déclarée. Et dans cette guerre, le premier qui baisserait la garde perdrait bien plus que la face. Il perdrait son cœur.

# Chapitre 2

## Le Rayon d'Action

### CHAPITRE : LE RAYON D'ACTION

L'habitacle de la Bentley était un sanctuaire de cuir sombre et de silence pressurisé, une bulle de métal isolée du chaos liquide qui s'abattait sur la ville. À l'extérieur, Paris se dissolvait sous l'orage, les néons des boulevards se transformant en traînées diffuses de néon rouge et bleu contre les vitres trempées. À l'intérieur, l'air était trop dense, trop sec, chargé d'une électricité qui n'avait rien à voir avec la foudre.

Gabriel Thorne était assis à l'arrière, à la droite de Léna De Vriès. En théorie, il maintenait la distance réglementaire. En pratique, dans cet espace restreint, il n'y avait aucune distance possible.

Son « rayon d'action ».

C'était un terme technique qu'il enseignait aux recrues. Le périmètre immédiat dans lequel un agent doit pouvoir intervenir en une fraction de seconde. D'ordinaire, cet espace était une zone de neutralité froide, un vide tactique. Mais ce soir, Léna De Vriès avait envahi son rayon d'action avec la subtilité d'une onde de choc.

Il ne la regardait pas directement. Il regardait la ville défiler. Pourtant, il savait exactement où elle se trouvait. Il percevait le moindre de ses mouvements, le froissement de la soie de sa robe contre le cuir du siège, le rythme légèrement trop rapide de sa respiration.

Elle sentait le jasmin de nuit et quelque chose de plus métallique, de plus tranchant.

L'odeur de la pluie sur la peau chaude.

— Vous comptez rester en apnée jusqu'à l'hôtel, Thorne ?

La voix de Léna coupa le silence comme une lame de rasoir dans du velours. Elle ne s'était pas tournée vers lui. Elle fixait la cloison de verre qui les séparait du chauffeur, son profil découpé par les lueurs intermittentes des lampadaires. Elle avait l'air d'une reine déchue ou d'une fugitive de luxe.

— Je respire très bien, mademoiselle De Vriès, répondit-il d'un ton monocorde.

— menteur. Vous êtes tellement tendu que si je vous touchais l'épaule, vous briseriez probablement la vitre par réflexe.

Gabriel tourna lentement la tête. Ses yeux gris, d'ordinaire aussi impénétrables que du granit, s'attardèrent sur la courbe de son cou. Là, juste au-dessus de la clavicule, une petite veine battait furieusement. Elle était aussi nerveuse que lui, même si elle jouait la carte de l'insolence avec une virtuosité exquise.

— Mon travail est d'anticiper les menaces, dit-il, sa voix descendant d'un octave.

— Et je suis une menace ?

Elle se tourna enfin vers lui. Le mouvement fit glisser la bretelle fine de sa robe sur son épaule dénudée. Un détail. Une broutille. Mais pour Gabriel, c'était une défaillance de sécurité majeure. Son regard descendit sur la peau ambrée, l'éclat de l'eau de pluie qui n'avait pas encore séché sur son épaule, brillant comme des diamants liquides.

— Pour vous-même ? Sans aucun doute, répondit-il en ancrant ses yeux dans les siens.

Léna laissa échapper un rire bref, sans joie. Elle se rapprocha imperceptiblement. Dans cet espace clos, chaque centimètre gagné était une déclaration de guerre.

— Vous parlez comme mon père. Sauf que lui, il a peur pour ses actions en bourse. Vous, vous avez peur de quoi ?

— De rien.

— Encore un mensonge.

Elle posa sa main sur l'accoudoir central, à quelques millimètres de la sienne. Gabriel ne bougea pas d'un cil, mais il sentit la chaleur émaner d'elle comme un incendie de forêt. Il remarqua les détails qu'il s'interdisait d'observer : la petite cicatrice presque invisible au coin de sa lèvre, le vernis écaillé sur un seul de ses ongles — signe d'une impatience chronique — et la profondeur abyssale de ses pupilles qui semblaient dévorer la lumière.

L'habitacle devint soudainement trop petit. L'oxygène se raréfiait.

Gabriel se surprit à détailler la main de Léna. Elle était fine, élégante, mais ses doigts pianotaient nerveusement contre le cuir. Il avait envie de saisir ce poignet, non pas pour la maîtriser, mais pour sentir le galop de son sang sous sa paume. Pour vérifier s'il était le seul à perdre pied.

— Vous me détaillez comme si vous cherchiez un point faible pour m'abattre, Thorne.

— C'est mon habitude.

— Et vous en avez trouvé un ?

Il marqua un silence. Son regard remonta vers ses lèvres, puis se fixa à nouveau dans le sien.

— Plusieurs, murmura-t-il. Mais aucun n'est celui que vous croyez.

Léna pencha la tête, un défi brillant dans ses yeux sombres.

— Éclairez-moi.

— Vous cherchez la riposte en permanence, Léna. Vous provoquez pour ne pas avoir à subir. C'est une technique de défense classique. Mais dans une voiture lancée à 80 km/h sous l'orage, avec un homme payé pour être votre ombre, la provocation est un luxe dangereux.

Il vit ses narines se tremper légèrement. Elle était déstabilisée. Il venait de franchir la barrière qu'elle pensait avoir érigée.

Le véhicule prit un virage serré pour éviter un taxi. Le corps de Léna fut projeté contre celui de Gabriel. Pendant une seconde qui sembla durer une éternité, l'impact eut lieu. Son épaule contre son torse massif. La douceur de sa peau contre la rudesse du tissu de son costume de laine froide.

Gabriel ne s'écarta pas. Au contraire, son bras se détendit par réflexe pour la stabiliser, sa main venant se poser fermement sur son bras nu.

Le contact fut électrique.

Gabriel sentit la décharge remonter jusqu'à sa nuque. Sa main, habituée au métal des armes et à la rigueur de l'entraînement, paraissait démesurée et brutale sur la peau de soie de la jeune femme. Léna resta figée, le souffle court, ses yeux ancrés dans ceux de Gabriel. Elle ne recula pas. Elle semblait suspendue à ce contact, comme si elle

venait de toucher une source de haute tension et qu'elle était incapable de lâcher prise.

— Lâchez-moi, souffla-t-elle, alors même qu'elle ne faisait aucun mouvement pour se dégager.

— Mon rayon d'action, Léna, dit-il d'une voix rauque, tout près de son visage. Je vous ai dit qu'il était réduit.

Il ne la lâcha pas. Il resserra même très légèrement sa prise, juste assez pour qu'elle sente la puissance contenue sous sa peau. À cet instant, il n'était plus le garde du corps. Il était un homme qui brûlait de l'intérieur, et elle était le combustible.

Léna baissa les yeux vers la main de Gabriel. Ses doigts étaient longs, marqués par quelques jointures blanchies. Une main de prédateur, mais une main qui, paradoxalement, lui offrait une ancre dans la tempête qui faisait rage dans sa propre poitrine.

— Vous êtes censé me protéger, Thorne. Pas me piéger.

— Parfois, c'est la même chose.

Il relâcha son bras avec une lenteur calculée, chaque millimètre de peau libéré créant un sillage de manque. Il reprit sa position initiale, le dos droit, les yeux fixés droit devant lui. Mais le calme était feint. Son cœur cognait contre ses côtes avec une violence qu'il n'avait jamais connue au combat.

Léna se replaça contre la portière, s'enveloppant dans ses bras comme si elle avait soudainement froid. Elle regarda à nouveau par la fenêtre, mais cette fois, son profil n'était plus rigide. Il était hanté.

— On arrive dans cinq minutes, dit Gabriel, sa voix ayant retrouvé sa neutralité

professionnelle, bien que légèrement plus basse.

— Bien, répondit-elle simplement.

Le silence reprit sa place, mais il n'était plus lourd. Il était saturé. Ils savaient tous les deux que quelque chose venait de changer. Le rayon d'action de Gabriel Thorne n'était plus une zone de sécurité. C'était devenu un champ de mines.

Dans le rétroviseur, il croisa son propre regard. Il y vit une faille. Une petite fissure dans l'acier qu'il s'était juré de ne jamais laisser paraître.

Léna De Vriès ne se contentait pas de brûler ce qui l'entourait. Elle venait de forcer l'entrée du seul endroit où il pensait être à l'abri.

Son propre sang.

La Bentley s'immobilisa devant le perron de l'hôtel. Le portier s'avança avec un parapluie immense. Gabriel ouvrit la portière et sortit le premier, s'immergeant dans la fraîcheur de la pluie pour calmer l'incendie sous sa peau.

Il tendit la main à Léna pour l'aider à descendre. Elle hésita une seconde, regarda la main gantée de cuir noir, puis posa ses doigts sur les siens.

Ce n'était qu'un frôlement, mais dans la nuit de Paris, sous le déluge, cela ressemblait à un serment de guerre.

Le premier set n'était pas fini. Il ne faisait que commencer.

# Chapitre 3

## Fêlures sous l'Armure

**\*\*CHAPITRE : FÊLURES SOUS L'ARMURE\*\***

Le hall du palace parisien n'était qu'un flou de dorures et de marbre blanc, mais pour Gabriel Thorne, l'espace s'était réduit à la largeur d'un ascenseur. L'ascenseur de service, plus discret. L'air y était saturé de l'odeur de la pluie sur le cuir de sa veste et du parfum de Léna — quelque chose de floral et de dangereux, comme une orchidée poussant sur un champ de bataille.

Le silence entre eux n'était pas vide. Il était lourd, épais, presque solide. Léna se tenait dans le coin opposé, les bras croisés, le regard fixé sur les chiffres qui défilaient. Elle bouillonnait. Gabriel le sentait à la course irrégulière de sa respiration, au tapotement nerveux de son escarpin sur le sol métallique.

— Vous comptez rester un automate toute la nuit ou c'est une option payante ?  
lança-t-elle brusquement alors que les portes s'ouvraient sur la suite présidentielle.

Gabriel ne répondit pas. Il sortit le premier, scannant le couloir d'un regard d'acier avant de lui faire signe d'entrer. Une fois à l'intérieur, il verrouilla la porte, activa le système de brouillage et inspecta les fenêtres. Chaque geste était millimétré, d'une précision chirurgicale.

— Thorne. Je vous parle.

Il se retourna enfin. La lumière tamisée des appliques en cristal soulignait les traits tirés de son visage.

— Ma mission est de vous garder en vie, mademoiselle De Vriès. Pas de vous divertir.

Léna laissa échapper un rire sec, sans joie. Elle se débarrassa de son manteau de fourrure synthétique, révélant une robe de soie émeraude qui semblait ne tenir que par la force de sa volonté.

— Vous êtes insupportable. Ce n'est pas de la protection, c'est de la mise sous vide. Ce soir, dans la voiture... vous avez agi comme si le monde entier allait exploser. C'était juste un gala, Gabriel. Juste des photographes.

Gabriel sentit une pulsation sourde dans sa tempe. L'adrénaline de l'incident au perron ne l'avait pas quitté. Il s'approcha d'elle, réduisant la distance jusqu'à ce qu'elle soit obligée de lever le menton pour soutenir son regard.

— Ce n'était pas « juste » des photographes. Il y avait trois hommes en angle mort que mon équipe n'avait pas identifiés. Si je n'avais pas forcé le passage, vous seriez peut-être en train de répondre à un interrogatoire, ou pire. Alors oui, je suis un automate. Parce que les automates ne font pas d'erreurs sentimentales.

Il fit un pas de côté pour se diriger vers le bar, mais un tressaillement dans son épaule droite le trahit. Une grimace fugace, aussitôt réprimée.

Léna n'était pas qu'une héritière capricieuse ; elle était une observatrice née. Elle l'avait vu.

— Vous êtes blessé, constata-t-elle, son ton changeant instantanément, perdant de son mordant pour une curiosité teintée d'une inquiétude qu'elle aurait détesté avouer.

— Ce n'est rien. Une ancienne blessure qui se rappelle à moi avec l'humidité.

— menteur.

Elle s’avança vers lui. Gabriel voulut reculer, mais il était acculé contre le comptoir en acajou. Léna posa sa main sur son bras, juste au-dessus du coude. À travers le tissu de sa chemise de luxe, elle sentit une rigidité qui n’avait rien de musculaire.

— Enlevez cette veste, Thorne. C’est un ordre.

Il eut un sourire froid.

— Vous n’êtes pas ma supérieure, Léna. Vous êtes mon colis.

— Alors considérez que le colis refuse d’être livré si son convoyeur est en train de se vider de son sang sur le tapis de l’hôtel.

Leurs regards s’entrechoquèrent. Le bleu glacial de Gabriel contre le vert tempétueux de Léna. Pendant de longues secondes, le seul bruit fut celui de la pluie cinglant les vitres, un staccato furieux contre le luxe feutré de la chambre.

Gabriel céda le premier. Non pas par obéissance, mais parce que la douleur irradiait maintenant jusque dans sa nuque. Il retira lentement sa veste, puis défit les boutons de manchette. Lorsqu’il fit glisser sa chemise de ses épaules, Léna retint son souffle.

Ce n’était pas le corps d’un homme de salon. C’était une carte géographique de la violence.

Sous la lumière crue de la salle de bains où ils s’étaient déplacés, la peau de Gabriel racontait une histoire que les rapports de sécurité passaient sous silence. Des traînées de cicatrices blanches barraient son torse, une trace de brûlure courait le long de ses côtes, et sur son épaule droite, une plaie récente s’était rouverte, imbibant le pansement de fortune d’un rouge sombre.

Mais ce ne fut pas le sang qui pétrifia Léna. Ce fut une marque plus ancienne, à la base de son cou : un matricule tatoué, à moitié effacé par une brûlure volontaire.

L'irritation de Léna s'évapora, remplacée par un froid soudain dans ses veines. Elle tendit les doigts, effleurant à peine la peau brûlante de Gabriel. Il tressaillit, non pas de douleur, mais comme s'il n'était plus habitué au contact humain qui n'était pas une agression.

— Qui vous a fait ça ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Gabriel fixa son propre reflet dans le miroir, mais il semblait voir bien au-delà.

— Le monde tel qu'il est quand on n'a pas de nom de famille pour nous protéger, Léna.

Il prit une compresse stérile, essayant maladroitement de nettoyer la plaie de son épaule, mais l'angle était difficile. Sans un mot, Léna lui prit la compresse des mains.

— Laissez-moi faire.

— Léna...

— Taisez-vous. Pour une fois, Thorne, contentez-vous d'exister.

Elle commença à nettoyer la plaie avec une douceur qu'il ne lui connaissait pas. Ses doigts étaient frais, agiles. L'odeur de l'antiseptique se mêla à celle de son parfum de luxe, créant un mélange étrangement intime. Gabriel ferma les yeux. La tension qui habitait ses muscles depuis des semaines commença à se fissurer.

— Cette marque au cou... c'était où ? demanda-t-elle doucement, tout en appliquant un nouveau pansement.

Gabriel hésita. Il avait juré de ne jamais laisser personne franchir le périmètre de sa vie privée. Mais l'obscurité de la nuit parisienne et la proximité de cette femme, qu'il passait ses journées à tenir à distance, brisaient ses défenses.

— Kandahar. Une unité dont personne ne reconnaît l'existence. On n'était pas des soldats, on était des outils. Et quand un outil est émoussé, on s'en débarrasse.

Il ouvrit les yeux et tourna la tête vers elle. Ils étaient si proches qu'il pouvait voir les éclats d'or dans ses pupilles.

— Vous me voyez comme une armure, Léna. Mais l'armure n'est là que parce que ce qu'il y a dessous est en miettes. Vous passez votre temps à essayer de me provoquer pour voir si je suis humain. Voilà votre réponse. Je suis juste un assemblage de cicatrices qui tient debout par habitude.

Léna resta immobile, sa main s'attardant sur son épaule. L'arrogance qu'elle arborait comme un bouclier depuis leur rencontre s'était brisée. Elle ne voyait plus le garde du corps stoïque, le "robot" payé pour mourir à sa place. Elle voyait l'homme qui portait le poids du monde sans jamais se plaindre, celui qui n'avait personne pour soigner ses propres fêlures.

Une impulsion étrange la poussa à réduire encore l'espace entre eux. Elle ne savait pas si elle voulait le gifler pour son fatalisme ou l'embrasser pour faire taire sa douleur.

— Vous n'êtes pas un outil pour moi, Gabriel, dit-elle d'une voix sourde, presque rauque.

Elle posa sa main sur sa joue. Sa paume était douce contre la barbe de trois jours. Gabriel se figea. Son cœur, ce muscle qu'il croyait avoir transformé en pierre, se remit

à cogner contre ses côtes avec une violence sourde.

— Ne faites pas ça, avertit-il, bien que sa voix manque de conviction.

— Quoi ? Vous traiter comme un homme ?

— Me regarder comme si j'avais besoin d'être sauvé. C'est moi qui vous sauve, Léna. C'est l'ordre des choses.

— Et qui sauve le sauveur ? rétorqua-t-elle avec un demi-sourire triste.

L'air devint électrique. La tension changea de nature, passant de la méfiance à un désir brut, interdit, qui brûlait plus fort que la blessure à son épaule. Gabriel sentit le souffle de Léna sur ses lèvres. Il aurait dû s'écarter. Il aurait dû remettre sa chemise et reprendre sa posture de statue de granit.

Au lieu de cela, ses doigts se refermèrent sur le poignet de Léna. Pas pour l'écarter, mais pour la maintenir là.

— Vous jouez avec le feu, murmura-t-il.

— J'ai toujours aimé les incendies, répondit-elle.

Dehors, le tonnerre gronda, ébranlant les fondations du palace. À l'intérieur, dans le silence de la salle de bains marbrée, la première fissure dans l'armure de Gabriel Thorne venait de s'élargir, menaçant de tout emporter sur son passage.

Il ne restait plus de garde du corps. Plus d'héritière. Juste deux êtres brisés, cherchant dans l'autre une raison de ne pas s'effondrer.

Le premier set n'était effectivement pas fini. Mais les règles venaient d'être

définitivement abolies.

# Chapitre 4

## La Garde Rapprochée

### \*\*CHAPITRE : LA GARDE RAPPROCHÉE\*\*

Le temps s'était suspendu dans la moiteur de la salle de bains. L'air était saturé de l'odeur du savon coûteux, du fer métallique du sang de Gabriel et de ce parfum de vanille noire et de défi que Léna portait comme une armure. La main de Gabriel, encore moite de la fièvre du combat et de l'adrénaline, serrait le poignet de l'héritière. Il suffisait d'un mouvement, d'un souffle de plus, pour que la frontière entre le protecteur et le prédateur ne s'effondre totalement.

Puis, le monde extérieur décida de reprendre ses droits.

Une vibration sourde, presque imperceptible pour une oreille profane, fit tressaillir le poignet de Gabriel. C'était son émetteur, calé sur une fréquence d'urgence. Trois pulsations sèches contre sa peau. Un signal de rupture de périmètre.

L'étincelle de désir dans les yeux clairs de Gabriel s'éteignit instantanément, remplacée par un froid polaire, un automatisme chirurgical. Sa main lâcha le poignet de Léna, non pas pour reculer, mais pour s'emparer de son arme posée sur le rebord du lavabo.

— Gabriel ? murmura Léna, la voix encore voilée par le trouble.

— Silence, ordonna-t-il.

Le ton n'était plus celui du garde du corps provocateur. C'était celui du soldat. Il

éteignit la lumière d'un geste sec. La pièce fut plongée dans une obscurité soudaine, seulement découpée par les éclairs de l'orage qui zébraient le ciel à travers les rideaux entrouverts de la suite.

Léna sentit une main de fer se refermer sur sa taille. Avant qu'elle n'ait pu protester, Gabriel la souleva presque de terre, l'entraînant vers le coin le plus sombre de la pièce, loin des fenêtres.

— Ils sont là, souffla-t-il contre son oreille.

Le souffle de Gabriel ne brûlait plus de désir, il était régulier, contrôlé, une machine de guerre en phase de pré-chauffe. Léna sentait le torse nu du garde du corps contre son dos, la chaleur de sa peau contrastant avec le froid de l'acier de son arme qu'il tenait contre son propre flanc. C'était une proximité brutale, dépourvue de la politesse des salons, une étreinte de survie.

— Qui ? demanda-t-elle dans un souffle, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes.

— Trop tôt pour le dire. Restez derrière moi. Ne bougez pas, même si je lâche votre main. Si je vous dis de ramper, vous rampez. Compris ?

Léna hocha la tête, oubliant qu'il ne pouvait pas la voir. Elle était la femme la plus puissante de la ville, habituée à donner des ordres à des conseils d'administration entiers, mais ici, dans cette pénombre saturée de menaces, elle se sentait minuscule. Et pourtant, pour la première fois de sa vie, elle ne ressentait pas de panique. Une sécurité étrange, presque addictive, émanait de l'homme qui lui servait de bouclier humain.

Un craquement retentit dans le salon de la suite. Le bruit de la moquette pressée sous une semelle tactique. Gabriel se tendit. Elle sentit chaque muscle de son dos se

verrouiller, une corde de piano prête à rompre.

Il se déplaça avec une fluidité de fauve, l'entraînant avec lui vers le dressing, une pièce sans fenêtre aux parois blindées. Il la poussa à l'intérieur, mais au lieu de refermer la porte, il s'y posta, le corps à moitié exposé pour couvrir l'angle mort.

— Gabriel, votre épaule... commença-t-elle en voyant, à la faveur d'un éclair, le pansement s'imbiber de rouge.

— Ma blessure attendra que vous soyez hors de danger, Léna.

L'utilisation de son prénom, sans le "Mademoiselle" de rigueur, agit sur elle comme une décharge électrique. Ce n'était plus un contrat. C'était personnel.

Soudain, la porte de la suite vola en éclats. Pas d'explosion, juste le sifflement d'un silencieux et le fracas du bois. Deux ombres glissèrent dans le salon. Gabriel ne bougea pas. Il attendait qu'ils s'engagent dans le couloir étroit menant à la chambre.

Léna retint son souffle, ses doigts agrippés au revers de la veste de Gabriel qu'il avait jetée là plus tôt. L'odeur de l'homme — tabac froid, cèdre et cette pointe de sueur noble — l'enveloppait. Elle fixait la silhouette de Gabriel. De dos, il ressemblait à une divinité de la guerre, sombre et inflexible.

Le premier intrus apparut dans le cadre de la porte. Gabriel fit feu. Deux coups étouffés, rapides comme des battements de cœur. L'homme s'effondra sans un cri. Le second tenta de riposter, mais Gabriel était déjà sur lui.

Ce qui suivit fut une chorégraphie de violence pure. Gabriel n'utilisa plus son arme, de peur d'être repéré par d'autres complices. Il utilisa son corps. Un coup de coude dévastateur, un balayage, et le bruit sourd d'un crâne rencontrant le marbre du sol.

Puis, le silence revint, plus lourd qu'avant.

Gabriel resta immobile un instant, écoutant les ondes, son regard balayant le couloir. Puis il se tourna vers Léna. Il était essoufflé, ses narines frémissaient. Une goutte de sang — le sien ou celui d'un autre — perlait sur sa tempe.

— Est-ce qu'il y en a d'autres ? demanda-t-elle, sa voix tremblant malgré elle.

Il s'approcha d'elle. L'espace entre eux se réduisit à nouveau, mais l'énergie avait changé. La menace extérieure avait cristallisé quelque chose d'irréversible entre eux. Il posa ses mains sur les épaules de Léna, ses pouces massant inconsciemment la base de son cou pour calmer ses tremblements.

— Le périmètre extérieur est en train d'être nettoyé par mon équipe. On part d'ici. Tout de suite.

— Où ?

— Dans un endroit où je suis le seul à avoir les clés.

Il la fixa intensément. Ses yeux cherchaient une trace de rupture chez elle, une crise de nerfs, une faiblesse. Mais Léna, malgré la peur, soutenait son regard. La tension sexuelle de la salle de bains n'avait pas disparu ; elle s'était muée en une dépendance viscérale. Elle avait besoin de son contact pour se sentir vivante.

— Vous me faites confiance ? demanda-t-il, sa voix descendant d'un octave, plus rauque, plus intime.

— Je n'ai jamais eu d'autre choix, n'est-ce pas ? répondit-elle avec un soupçon de son ancienne morgue, bien que ses mains ne lâchent pas son bras.

Gabriel la détailla, son regard glissant sur sa robe de soie froissée, sur son visage pâle mais déterminé. Sans réfléchir, il approcha son visage du sien, s'arrêtant à quelques millimètres.

— Ce n'est plus une question de contrat, Léna. Si vous sortez de cette chambre avec moi, il n'y a plus de retour en arrière. Je ne serai plus seulement l'homme que votre père paie. Je serai celui qui possède votre vie.

— Elle est déjà entre vos mains, Gabriel. Faites-en ce que vous voulez.

Il y eut un silence chargé, un moment où le tonnerre sembla gronder à l'intérieur même de leurs poitrines. Puis, d'un geste protecteur et possessif, Gabriel l'enveloppa de sa veste, la serrant contre lui comme si le reste du monde n'était qu'une illusion hostile.

— On bouge.

Ils traversèrent le salon, évitant les corps inertes au sol. Gabriel guidait Léna avec une précision millimétrée, son corps faisant rempart entre elle et chaque angle mort, chaque porte, chaque ombre.

Dans l'ascenseur de service qu'ils empruntèrent en urgence, la lumière blafarde des néons accentua les traits tirés de Gabriel. La douleur à son épaule devait être atroce, mais il ne montrait rien, si ce n'est une légère crispation de la mâchoire.

Léna ne put s'empêcher de poser sa main sur la blessure, par-dessus le pansement maculé.

— Vous saignez encore, murmura-t-elle.

Gabriel baissa les yeux vers sa main, puis vers elle. Il la plaqua doucement contre la

paroi de l'ascenseur, non pas par agression, mais pour stabiliser sa propre position alors que la cabine descendait rapidement.

— C'est un prix dérisoire, dit-il, son visage si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur de sa peau.

— Pour quoi ? Pour ma vie ?

— Pour le droit de vous garder, répondit-il.

Le mot "garder" flotta entre eux, lourd de doubles sens. Il ne parlait plus de sécurité. Il parlait de possession.

Les portes s'ouvrirent sur le garage souterrain. Une berline noire, moteur tournant, les attendait. Un homme en costume noir, le visage fermé, tenait la portière. Gabriel fit monter Léna, s'assurant qu'elle était bien calée sur le siège arrière avant de s'installer à ses côtés.

Alors que la voiture s'élançait dans la nuit pluvieuse de la métropole, Léna sentit la main de Gabriel chercher la sienne dans l'obscurité de l'habitacle. Leurs doigts s'entrelacèrent, une union de fer et de velours.

Elle posa sa tête sur l'épaule valide de son garde du corps. Elle savait que la guerre ne faisait que commencer, que son empire était menacé, que son nom était une cible. Mais au creux de cette voiture lancée à toute allure, protégée par l'ombre de cet homme brisé et dangereux, Léna éprouva un sentiment qu'elle n'avait jamais connu au sommet de sa tour d'ivoire : elle était, enfin, en sécurité.

Et c'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais ressentie.

Gabriel, le regard fixé sur les lumières de la ville qui défilaient, ne lâcha pas sa main.

Il savait que la fissure dans son armure ne se refermerait jamais. Il n'était plus une statue de granit. Il était un homme qui venait de trouver une raison de se battre, bien au-delà du devoir.

Le jeu avait changé. Les pions étaient tombés. Il ne restait plus que le roi et la reine, seuls contre l'échiquier du monde.

— Gabriel ? murmura-t-elle alors qu'ils quittaient les limites de la ville.

— Oui ?

— Ne me remettez plus jamais de l'autre côté de la barrière.

Il tourna la tête vers elle, son regard brûlant d'une promesse sombre.

— Il n'y a plus de barrière, Léna. Juste nous.

La voiture s'enfonça dans la forêt, là où les secrets sont mieux gardés que les trésors, là où la garde rapprochée devient une prison dorée dont personne ne veut s'échapper.

# Chapitre 5

## L'Interdit

### CHAPITRE : L'INTERDIT

L'obscurité de la forêt s'enroulait autour de la Range Rover comme un linceul de velours. Ici, loin des néons agressifs de la ville et des flashes des paparazzis qui traquaient Léna comme un gibier de luxe, le silence avait une texture. Une texture épaisse, presque solide, seulement troublée par le craquement des pneus sur le gravier humide et le ronronnement sourd du moteur qui mourait doucement.

Gabriel coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une détonation.

Dans l'habitacle, l'air était saturé d'elle. Son parfum — un mélange d'iris poudré et de la sueur froide de la peur qui s'évaporait enfin — cognait contre les parois de son crâne. Léna ne bougeait pas. Elle fixait le tableau de bord, ses doigts toujours entrelacés aux siens. Sa main était petite, fragile, une main qui n'avait jamais porté d'arme, une main faite pour tourner les pages de livres d'art ou effleurer des verres de cristal.

Lui, il voyait ses propres phalanges, marquées par les cicatrices de vieux combats, la peau tannée par des années de terrain, de poussière et de sang.

— On est arrivés, dit-il.

Sa voix était plus rauque qu'il ne l'aurait voulu. Une voix de gravier et de regret.

Léna tourna la tête. Dans la pénombre, ses yeux semblaient immenses, dévorant son

visage. Elle ne lâcha pas sa main. Au contraire, elle resserra sa prise, cherchant l'ancrage, cherchant l'homme sous l'armure.

— Pourquoi tu ne me regardes pas, Gabriel ?

Il contracta la mâchoire. \*Parce que si je te regarde, je ne pourrai plus faire semblant.\*

— Je vérifie le périmètre, mentit-il. C'est mon job.

— Ton job est terminé pour ce soir. Tu l'as dit toi-même : il n'y a plus de barrière.

Il finit par ancrer ses yeux dans les siens. Une erreur. Une erreur monumentale. Léna avait vingt-deux ans. Elle portait en elle cette lumière insolente de la jeunesse qui croit encore que l'amour peut tout réparer, que le monde est un terrain de jeu et non un champ de mines. Lui en avait trente-huit. Seize années les séparaient, mais en réalité, c'était un siècle. Il avait vu des gouvernements tomber, des hommes se vider de leur substance dans ses bras, et son propre cœur se scléroser jusqu'à devenir un muscle purement fonctionnel.

Elle était le printemps. Il était un hiver qui n'en finissait plus.

— Léna, descends de voiture. On doit sécuriser l'intérieur.

Elle eut un petit rire triste, un son qui lui déchira les tripes.

— Tu redeviens une machine dès que l'adrénaline redescend. C'est ça ton truc ? Tu me sauves la vie, tu me tiens la main comme si j'étais la seule chose qui comptait au monde, et dès qu'on est seuls, tu remets ton masque de pierre ?

— Ce n'est pas un masque, répliqua-t-il en sortant du véhicule, brisant brutalement le contact physique. C'est ce que je suis.

L'air frais de la forêt le gifla, mais il ne suffit pas à calmer l'incendie qui couvait sous sa peau. Il contourna la voiture, ouvrit sa portière. Elle ne bougea pas, le défiant du regard. Sous la lumière blafarde du plafonnier, elle paraissait si jeune. Trop jeune. Sa peau était lisse, sans une ride, sans une ombre, alors que lui sentait chaque année passée peser sur ses épaules comme des sacs de plomb.

Il tendit la main pour l'aider à sortir. Quand ses doigts effleurèrent son coude, une décharge électrique remonta le long de son bras. Il vit les pupilles de Léna se dilater. Elle sentait la même chose. Cette attraction gravitationnelle, illogique, dangereuse.

— Tu as peur, murmura-t-elle en se levant, son visage à quelques centimètres du sien.

— Je n'ai peur de rien.

— menteur. Tu as peur de ce que tu ressens. Tu as peur de ne pas être le "bon chevalier" parce que tu penses que tu es trop vieux, trop brisé, trop... tout ça.

Elle désigna d'un geste vague le holster sous sa veste, ses traits sévères, l'aura de violence qui l'entourait.

— Je ne suis pas ton chevalier, Léna. Je suis le type qu'on paie pour que tu ne finisses pas à la morgue. Ne confonds pas la gratitude et l'attraction.

Le coup porta. Il vit l'éclat de douleur dans ses yeux, et il se détesta. Il voulait la protéger de tout, même de lui. Surtout de lui. Qu'est-ce qu'un homme comme lui pouvait offrir à une femme comme elle ? Des nuits blanches à écouter les bruits de la forêt ? Une paranoïa constante ? Un corps marqué par des histoires qu'il ne lui raconterait jamais pour ne pas salir son innocence ?

Elle entra dans le chalet sans un mot de plus. Gabriel resta un instant sur le seuil, le

regard perdu dans les ombres des sapins. Son instinct lui hurlait de rester sur ses gardes, mais pour la première fois de sa carrière, l'ennemi n'était pas à l'extérieur. Il était tapi dans sa propre poitrine, frappant contre ses côtes avec une violence qu'il ne contrôlait plus.

À l'intérieur, le chalet sentait le bois de cèdre et la poussière. Léna avait allumé une lampe de chevet dans le salon, créant une bulle de lumière dorée. Elle s'était débarrassée de sa veste et se tenait près de la cheminée éteinte, les bras croisés, l'air minuscule dans ce décor rustique.

Gabriel s'approcha pour fermer les rideaux de fer. Chaque geste était mécanique, précis.

— Gabriel ?

— Hum.

— Quand j'avais dix ans, mon père m'a dit que les gardes du corps étaient comme des ombres. Qu'ils n'avaient pas de vie propre, pas d'envies. Est-ce que c'est ce que tu essaies d'être ? Une ombre ?

Il s'arrêta, un cordon de rideau à la main.

— C'est ce qui me permet de te garder en vie. Les sentiments ralentissent les réflexes.

— On n'est plus en mission, là. On est juste nous.

— On est *\*toujours\** en mission, trancha-t-il en se tournant vers elle. Tant que tu es sous ma responsabilité, il n'y a pas de "nous". Il y a la cible, et il y a le bouclier.

Elle fit trois pas vers lui. Elle marchait comme une panthère, avec une assurance qui démentait sa fragilité. Elle s'arrêta si près qu'il pouvait sentir la chaleur de son corps

traverser sa chemise.

— Regarde-moi, Gabriel. Pas comme une cible. Regarde-moi vraiment.

Il baissa les yeux. Il vit la courbe de son cou, la pulsation rapide de sa veine jugulaire. Il vit l'envie, brute et honnête, dans son regard. Et il vit sa propre déchéance. Il se sentait comme un loup fatigué devant une biche qui n'aurait pas compris le danger.

— Tu es une enfant, lâcha-t-il, sa voix vibrant d'une colère dirigée contre lui-même.

— Je ne suis pas une enfant. Je sais ce que je veux. Et je sais ce que tu caches derrière tes grands principes de protection.

Elle leva une main, hésitante, et posa ses doigts sur la tempe de Gabriel, là où quelques cheveux gris commençaient à poindre.

— Ça ? dit-elle doucement. Ça ne me fait pas peur. Ça me donne envie de savoir combien de vies tu as vécues avant moi.

— Trop, Léna. Beaucoup trop. J'ai des cicatrices qui ont ton âge.

— Alors laisse-moi les soigner.

L'invitation était là, suspendue dans l'air chargé d'électricité statique. Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que cette pièce, le craquement du bois qui travaillait et le souffle court de la jeune femme. Gabriel sentit sa résolution s'effriter. Son sens du devoir luttait contre un désir si féroce qu'il en était douloureux. Il avait envie de l'écraser contre lui, de goûter à cette jeunesse, de se noyer dans son énergie pour oublier, ne serait-ce qu'une heure, le poids des années.

Mais il était Gabriel. Le roc. L'homme qui ne flanchait jamais.

Il saisit son poignet, doucement mais fermement, et écarta sa main de son visage.

— Je ne suis pas celui qu'il te faut, murmura-t-il, et c'était presque une supplication. Tu as besoin de quelqu'un qui puisse t'emmener danser sans vérifier les issues de secours. Quelqu'un qui n'a pas besoin de dormir avec un 9mm sous son oreiller. Quelqu'un qui a encore de l'avenir, pas seulement un passé.

— Et si c'est toi que je veux ?

— Alors tu veux un mirage.

Il recula d'un pas, recréant cet espace vital, cette frontière invisible qu'il n'aurait jamais dû laisser franchir. Ses yeux redevinrent froids, professionnels. Le mur de granit était remonté, plus haut et plus épais qu'avant.

— Ta chambre est à l'étage. Je reste en bas. Si tu entends quoi que ce soit, tu ne sors pas. Tu m'appelles.

Léna le fixa, les lèvres tremblantes, non pas de peur, mais d'une rage impuissante.

— Tu es un lâche, Gabriel. Tu es prêt à prendre une balle pour moi, mais tu n'as pas le courage de m'aimer.

Elle tourna les talons et monta les escaliers, ses pas résonnant sur le bois comme des coups de marteau.

Gabriel resta seul dans le salon sombre. Il ne s'assit pas. Il ne se détendit pas. Il alla s'installer sur une chaise inconfortable, face à la porte, son arme posée sur ses genoux. Ses mains tremblaient légèrement. Il regarda ses paumes, les lignes de vie brisées, les marques du temps.

L'interdit n'était pas seulement une question de déontologie ou de contrat. L'interdit, c'était la cruauté de la montre qui tourne. Il était un homme de l'ombre, et elle était le soleil. Et si le soleil s'approchait trop de l'ombre, il finissait par l'effacer.

Il ferma les yeux une seconde, inhalant le reste de son parfum qui flottait encore dans la pièce. C'était la plus belle torture qu'il ait jamais subie.

Le roi protégeait la reine. Mais le roi savait que sur cet échiquier-là, ils ne jouaient pas dans la même catégorie.

Il resterait à sa place. Dans le noir. À attendre les monstres, en ignorant celui qui hurlait de solitude dans ses propres veines.

# Chapitre 6

## Provocation Créative

L'aube n'avait pas apporté la paix, seulement une lumière crue qui soulignait les cernes sous les yeux de Gabriel. Il était resté là, sentinelle immobile dans le sillage du parfum de Léna, jusqu'à ce que le soleil vienne lécher le parquet de ses reflets pâles.

Le matin, le masque était de retour. Serré, impeccable, boutonné jusqu'au menton.

Léna, elle, n'avait pas l'intention de le laisser respirer dans son armure de glace. Elle avait passé la nuit à l'étage, portée par une insomnie fiévreuse, et quand elle descendit enfin dans son atelier, elle ne portait qu'un débardeur en soie trop fin pour la saison et un jean taché de pigments. Ses cheveux étaient un chaos de boucles cuivrées, et ses yeux — deux foyers d'incendie — cherchèrent immédiatement l'ombre dans le coin de la pièce.

Gabriel était là. Bras croisés, dos au mur, le regard fixé sur l'entrée. Une statue de granit.

— Tu as l'air d'avoir passé une nuit délicieuse, commença-t-elle, sa voix traînant une pointe d'ironie mordante. Tu as surveillé les courants d'air ou tu as juste attendu que je fasse un faux pas ?

Gabriel ne cilla pas.

— Mon rôle est d'assurer votre sécurité, Léna. Pas de commenter la qualité de mon sommeil.

— « Votre sécurité ». « Léna ». Elle fit quelques pas vers lui, délibérément lente,

savourant le léger raidissement de ses épaules. On est repassés au vouvoiement de rigueur ? Hier soir, j'avais pourtant l'impression qu'on partageait un peu plus qu'un contrat d'assurance-vie.

Elle s'arrêta à moins d'un mètre. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, cette odeur de savon de Marseille et de tabac froid, un parfum de discipline qui l'agaçait autant qu'il l'attirait.

— Hier soir était une erreur de protocole, trancha-t-il, les yeux fixés sur un point imaginaire au-dessus de sa tête. Ça ne se reproduira pas.

Léna rit. Un rire court, sans joie, qui résonna contre les toiles vierges.

— Une erreur de protocole. Tu parles de toi comme si tu étais un logiciel défaillant. Mais j'ai vu tes mains trembler, Gabriel. J'ai vu l'homme derrière le pare-balles.

Elle se détourna brusquement et attrapa un large couteau à palette sur son plan de travail. Elle commença à mélanger des couleurs sur sa plaque de verre avec une violence contenue. Le raclement du métal contre le verre était strident, agaçant, une ponctuation à leur silence pesant.

— Tu sais ce que je pense ? continua-t-elle sans le regarder. Je pense que tu as peur. Pas des types qui rôdent dehors avec des intentions douteuses. Tu as peur de ce qui se passe quand le silence devient trop lourd entre nous deux.

Gabriel se décolla du mur. Ses pas sur le sol de l'atelier étaient inaudibles, une habitude de prédateur ou d'ombre. Il vint se placer juste derrière elle. Trop près. Elle pouvait sentir son souffle dans sa nuque, un frisson électrique qui remonta sa colonne vertébrale.

— Ne jouez pas à ça, murmura-t-il. Ce n'est pas un jeu de rôle pour vos toiles. La réalité, c'est qu'il y a des gens qui veulent vous briser. Mon job est de rester entier

pour que vous le restiez aussi.

— Et si je n'ai pas envie d'être « entière » selon tes critères ?

Elle se retourna d'un coup, le couteau à palette encore chargé de bleu de Prusse pointé entre eux deux, comme une arme de fortune. Une tache de peinture vint souiller la chemise blanche de Gabriel, juste au niveau du cœur. Un bleu profond, comme une blessure d'encre.

Le regard de Gabriel descendit sur la tache, puis remonta vers elle. Ses yeux s'étaient assombris, les pupilles dilatées par une colère — ou une envie — qu'il ne parvenait plus tout à fait à masquer.

— Regarde-toi, provoqua-t-elle, sa voix baissant d'un octave. Tu es là, à compter les secondes, à surveiller les périmètres, mais tu es incapable de voir ce qui se passe sous ton nez. Tu es mort à l'intérieur, Gabriel. Tu es un fantôme qui hante ma maison.

— Je suis ce qui vous permet de dormir la nuit, répliqua-t-il, sa voix devenant rauque.

— Je ne dors pas ! cria-t-elle presque. Je passe mes nuits à me demander ce qu'il faudrait faire pour que tu me regardes comme une femme et pas comme un colis prioritaire ! Est-ce qu'il faut que je me mette en danger ? Est-ce qu'il faut que je sorte sans toi pour que tu ressenties enfin quelque chose qui ressemble à de la panique, ou à de la passion ?

Elle posa sa main libre sur son torse, juste sur la tache de peinture. Elle sentit le muscle dur, le rythme effréné de son cœur qui démentait son flegme habituel. Elle fit glisser ses doigts, étalant le bleu sur le coton fin.

— Vous dépassez les bornes, souffla-t-il, mais il ne recula pas.

— Oh, je les ai franchies il y a longtemps, les bornes. C'est toi qui restes sur la ligne. Qu'est-ce qu'il y a, Gabriel ? Le règlement interdit d'aimer la cible ? Ou c'est juste que tu as oublié comment on fait pour être vivant ?

L'air entre eux était devenu irrespirable, chargé d'une électricité statique prête à déclencher un incendie au moindre contact. Léna défiait chaque fibre de son entraînement. Elle était la provocation incarnée : ses doigts tachés de peinture sur sa peau, son souffle court, son parfum de jasmin et de térébenthine qui l'assailait.

Gabriel saisit son poignet. Sa poigne était ferme, pas brutale, mais absolue.

— Vous voulez une réaction ? Vous voulez voir ce qu'il y a derrière le masque ?

Il fit un pas de plus, la forçant à reculer contre le bord de sa table de travail. Des pinceaux tombèrent au sol dans un cliquetis de bois sec.

— Vous ne voulez pas ça, Léna, reprit-il, le visage à quelques centimètres du sien. Vous voulez un fantôme. Vous voulez le garde du corps torturé qui finit par craquer. Mais la vérité est bien plus laide. La vérité, c'est que si je craque, si je vous laisse entrer, je ne serai plus capable de vous protéger. Et la seconde d'après, ils vous emmèneront. Est-ce que votre ego vaut votre vie ?

Léna ne baissa pas les yeux. Elle se hissa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant presque les siennes, une torture volontaire.

— Mon ego se porte très bien. C'est mon âme qui crève de faim. Et toi, Gabriel... tu es en train de mourir de soif, et tu regardes la source en disant qu'elle est empoisonnée.

Elle libéra son poignet d'une secousse et, d'un geste d'une audace folle, elle passa ses doigts tachés de bleu sur la mâchoire de Gabriel, laissant une trace indélébile sur sa

peau claire.

— Voilà. Maintenant, tu portes mes couleurs. Tu n'es plus neutre. Tu ne pourras plus faire semblant d'être une ombre.

Gabriel resta immobile, la trace bleue sur sa joue comme une marque d'appartenance ou une profanation. Ses narines frémirent. Pendant une seconde, une éternité suspendue, elle crut qu'il allait la saisir, l'embrasser avec la violence de ceux qui ont trop longtemps contenu l'orage. Ses yeux brûlaient d'une intensité sauvage, une lueur primitive qui l'effraya et l'excita simultanément.

Mais le conditionnement reprit le dessus. Les années de discipline, les cicatrices du passé, le souvenir de ceux qu'il n'avait pas pu sauver.

Il recula d'un pas. Lentement. Il passa le revers de sa main sur sa joue, étalant la peinture sans l'effacer tout à fait.

— Le périmètre est sécurisé, dit-il d'une voix monocorde, redevenue blanche, vide de toute émotion apparente. Je vais changer de chemise. Ne sortez pas de cette pièce.

Il tourna les talons et sortit de l'atelier sans un regard en arrière.

Léna resta seule, le cœur battant à tout rompre, entourée de ses toiles et de l'odeur de lui qui s'évaporait déjà. Elle regarda ses mains trembler. Elle avait réussi. Elle avait brisé la surface. Sous la glace, elle avait vu le feu.

Mais elle comprit aussi, avec une soudaine pointe de froid dans les entrailles, qu'en réveillant le monstre qui dormait en Gabriel, elle venait de rendre leur cohabitation impossible. La guerre n'était plus à l'extérieur. Elle était ici, dans les battements sourds de leurs cœurs désynchronisés.

Elle ramassa son pinceau. Sa main ne tremblait plus. La provocation était terminée.  
L'art de la riposte, lui, ne faisait que commencer.

# Chapitre 7

## L'Art de la Riposte

L'air de l'atelier était devenu irrespirable. L'odeur de l'essence de térébenthine se mélangeait à celle, plus ténue mais plus obsédante, du parfum de Gabriel — quelque chose de froid, de boisé, comme une forêt de sapins sous le givre.

Léna ne s'était pas assise. Elle attendait, debout au milieu de ses toiles, le pinceau à la main comme une arme de poing. Elle entendit le craquement discret du parquet dans le couloir. Gabriel ne marchait pas, il glissait. Il habitait l'espace avec une économie de mouvement qui trahissait des années de dressage à l'ombre.

Lorsqu'il reparut à l'encadrement de la porte, il avait changé de chemise. Une étoffe noire, boutonnée jusqu'au col, qui semblait absorber la lumière déclinante de l'après-midi. Ses cheveux étaient encore légèrement humides aux tempes. Il était de nouveau le mur. Le garde. La machine.

— Vous ne m'avez pas écoutée, dit Léna d'une voix qu'elle voulait assurée, mais qui vibrait d'une octave trop haute.

Il ne répondit pas tout de suite. Il traversa la pièce, s'arrêtant à une distance réglementaire, cette zone de sécurité qu'il s'acharnait à maintenir entre eux. Ses yeux d'orage balayèrent le désordre de l'atelier avant de se poser sur elle.

— J'ai sécurisé la sortie ouest, répondit-il, faisant totalement abstraction de l'incident de tout à l'heure. Vos quartiers sont bouclés. Vous devriez monter vous reposer. La vernissage de demain sera éprouvant.

— La riposte, Gabriel.

Il se figea. Le simple fait de prononcer son prénom agissait toujours comme un court-circuit dans sa programmation.

— On en était là, non ? continua-t-elle en s’avançant d’un pas. Vous pensiez pouvoir effacer cette trace sur ma joue et retourner dans votre petit monde aseptisé ? Vous pensiez que j’allais vous laisser faire votre numéro de statue de sel ?

— Léna, ne faites pas ça, prévint-il.

Sa voix était basse, un grondement sourd qui lui fit dresser les poils sur les bras. Mais elle n’avait plus peur. L’adrénaline était un nectar trop sucré pour s’arrêter là. Elle s’approcha encore. Elle pouvait maintenant voir le battement d’une veine au creux de sa gorge, le seul aveu de faiblesse de son anatomie parfaite.

— Faire quoi ? Vous rappeler que vous êtes vivant ? Que vous avez eu envie de me broyer ou de m’embrasser quand j’ai touché votre peau ?

— C’est mon métier de vous protéger. Même contre vous-même.

— menteur.

Le mot claqua dans le silence de l’atelier. Gabriel fit un pas brusque vers elle, brisant lui-même la distance de sécurité. La chaleur qui émanait de lui était un choc thermique.

— Vous jouez à un jeu dont vous ne comprenez pas les règles, lâcha-t-il, ses yeux fixés sur ses lèvres. Vous cherchez le monstre parce que vous trouvez ça romantique. Mais il n’y a rien de poétique dans ce que je ressens en ce moment, Léna. C’est du bruit, de la fureur, et une envie viscérale de vous faire taire.

— Alors faites-le, provoqua-t-elle dans un souffle. Faites-moi taire.

L'explosion ne fut pas sonore. Elle fut physique.

Gabriel réduisit les derniers centimètres qui les séparaient avec une violence contenue. Sa main, large et calleuse, vint se loger derrière la nuque de Léna, ses doigts s'ancrant dans ses cheveux avec une autorité qui lui coupa le souffle. L'autre main s'écrasa contre le mur, juste derrière sa tête, l'emprisonnant dans un étau de muscles et de coton noir.

Pendant une seconde, ils restèrent là, suspendus au bord de l'abîme. Léna voyait les paillettes d'or dans ses pupilles dilatées, sentait son souffle chaud contre son visage. C'était une lutte de volontés, un bras de fer silencieux entre la glace et le feu.

Puis, il céda.

Le baiser n'eut rien d'une caresse. Ce fut une collision. Une déflagration de besoins trop longtemps réprimés. Ses lèvres s'écrasèrent contre les siennes avec une faim primitive, presque désespérée. Léna laissa échapper un gémissement qui fut immédiatement englouti par la bouche de Gabriel.

Elle lâcha son pinceau — il tomba sur le sol dans un bruit sourd, tachant le bois de rouge carmin — pour agripper les revers de sa chemise. Elle voulait le ramener à elle, l'absorber, effacer cette armure de professionnalisme qui l'exaspérait depuis des mois.

Gabriel était partout. Ses mains descendaient dans son dos, la pressant contre lui jusqu'à ce qu'elle sente la dureté de son corps, l'évidence de son désir. Il l'embrassait comme s'il essayait de lui voler son souffle, ou de lui donner le sien. C'était sauvage, désordonné, délicieusement impur.

Léna sentit le goût du fer — il avait dû mordre sa lèvre dans l'urgence — et celui, plus doux, de sa propre audace. Sous ses doigts, le cœur de Gabriel boxait contre sa poitrine, un rythme erratique, brisé, humain. Elle avait réussi. Elle avait forcé le coffre-fort.

Il l'entraîna contre le plan de travail, renversant un pot de crayons dans un fracas de bois et de métal. Il ne s'arrêta pas. Ses baisers descendirent le long de sa mâchoire, brûlant sa peau, s'attardant sur la courbe de son cou.

— Je vous déteste, murmura-t-il contre sa peau, sa voix brisée par une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher. Je vous déteste pour ce que vous me faites faire.

Léna renversa la tête en arrière, les yeux clos, le corps en feu.

— Non, haleta-t-elle. Vous détestez ne plus avoir le contrôle.

Il se redressa brusquement, ses mains encadrant son visage, l'obligeant à le regarder. Ses yeux étaient sombres, hantés, mais d'une clarté effrayante. Il n'y avait plus de garde du corps ici. Juste un homme mis à nu par la provocation d'une femme qui n'avait pas peur du noir.

— Vous vouliez la riposte, Léna ? C'est ça, la réalité. Si on continue, il n'y aura plus de périmètre de sécurité. Plus de contrat. Plus de retour en arrière possible. Vous êtes prête à brûler avec moi ?

Elle ne répondit pas avec des mots. Elle passa ses bras autour de son cou et le tira de nouveau vers elle.

Le deuxième baiser fut plus lent, plus profond, chargé d'une promesse de destruction mutuelle. C'était une danse sur un fil de rasoir. Léna sentait la texture de sa langue, la force de ses bras qui la soulevaient presque de terre. Chaque contact était une

décharge électrique, chaque frôlement une brûlure.

La tension qui s'était accumulée pendant des semaines de non-dits, de regards fuyants et de silences pesants s'évaporait dans la chaleur de l'atelier. C'était une libération, violente et magnifique.

Gabriel finit par s'écarter de quelques centimètres, le front contre le sien, leurs souffles se mélangeant dans l'air lourd. Il tremblait. Très légèrement. Une micro-vibration que seule elle pouvait ressentir.

— Vous êtes une catastrophe, murmura-t-il, ses doigts caressant enfin la trace de peinture sur sa joue, cette fois avec une infinie douceur.

Léna ouvrit les yeux et lui offrit un sourire provocateur, malgré ses lèvres rougies et son souffle court.

— Et vous êtes un très mauvais garde du corps, Gabriel. Vous avez laissé l'ennemi pénétrer l'enceinte.

Il la regarda, un éclair d'humour sombre traversant enfin son masque de glace.

— L'ennemi était déjà à l'intérieur depuis le premier jour, Léna. J'essayais juste de l'empêcher de prendre le contrôle de la tour de garde.

Il l'embrassa une dernière fois, un baiser de possession, lent et affirmé, avant de se reculer d'un pas. Il rajusta sa chemise d'un geste machinal, mais ses yeux ne quittèrent pas les siens. L'ordre était revenu en surface, mais le chaos bouillonnait juste en dessous.

L'art de la riposte avait atteint son but. Le monstre était réveillé, et Léna comprit que, dorénavant, le vrai danger n'était plus les ombres qui rôdaient dans la rue, mais

l'homme qui se tenait devant elle, prêt à tout dévaster pour elle. Ou avec elle.

— Montez, dit-il, sa voix redevenant presque professionnelle, si l'on ignorait le désir qui y brûlait encore. Je vais nettoyer ce que nous avons renversé.

Léna ramassa son pinceau, le cœur encore battant la chamade. Elle monta l'escalier sans se retourner, consciente que chaque marche l'éloignait de la sécurité de son ancienne vie.

En bas, dans le silence de l'atelier, Gabriel regarda ses mains. Elles tremblaient toujours. Il venait de briser la règle d'or de sa profession. Et le pire, c'était qu'il était prêt à recommencer.

La guerre était déclarée. Et pour la première fois de sa vie, il n'avait aucune intention de gagner.

# Chapitre 8

## Le Lendemain de Veille

L'aube avait la couleur d'un bleu de Prusse mal dilué, cette teinte incertaine qui hésite entre la fin du cauchemar et le début d'une réalité trop crue.

Léna s'éveilla avec une sensation de brûlure sur la pulpe des doigts. Ce n'était pas la peinture, ni l'essence de térébenthine. C'était le souvenir de la peau de Gabriel sous ses mains. Dans le silence cotonneux de sa chambre, elle pouvait encore entendre le rythme saccadé de sa respiration, sentir l'odeur de cuir et de tabac froid qui émanait de lui lorsqu'il s'était abandonné, l'espace d'un battement de cœur, à l'interdit.

Elle resta immobile, fixant le plafond, le cœur battant à un tempo irrégulier. Hier soir, le monstre s'était réveillé. Hier soir, l'art de la riposte était devenu charnel. Elle se sentait vivante comme jamais, mais une intuition glaciale, nichée au creux de son ventre, lui murmurait que le réveil serait brutal.

Lorsqu'elle descendit enfin l'escalier en colimaçon, vêtue d'un pull en cachemire trop grand et d'un legging, elle espérait trouver une trace de cet homme-là. L'homme aux mains tremblantes. L'homme qui l'avait regardée comme si elle était la seule lumière dans son monde d'ombres.

Au lieu de cela, elle trouva un mur.

Gabriel était debout dans la cuisine, le dos parfaitement droit, une tasse de café noir à la main. Il portait sa chemise blanche habituelle, boutonnée jusqu'au col, sans un pli. Son arme était discrètement sanglée à sa hanche, un rappel métallique de sa fonction.

— Bonjour, dit-elle, sa voix un peu enrouée.

Il se retourna. Son regard passa sur elle comme s'il scannait une zone à risque, dépourvu de la moindre étincelle de chaleur. Ses yeux étaient d'un gris d'acier, opaques, professionnels. Inaccessibles.

— Mademoiselle. Votre café est prêt. J'ai vérifié les systèmes de sécurité ce matin. Tout est nominal.

Le mot « Mademoiselle » frappa Léna en plein plexus. C'était une gifle polie. Une remise à zéro brutale de leur compteur émotionnel.

— « Mademoiselle » ? répéta-t-elle avec un rire nerveux, s'approchant du plan de travail. On en est là, Gabriel ? Après ce qui s'est passé dans l'atelier ?

Il ne cilla pas. Il ne s'écarta pas, mais elle sentit son corps se raidir, devenir une forteresse de muscles et de cuir. L'odeur qui se dégageait de lui n'était plus celle du désir, mais celle du savon antiseptique et du devoir.

— Ce qui s'est passé hier soir était une erreur tactique, répondit-il d'une voix monocorde, presque clinique. Une décharge d'adrénaline mal canalisée suite à l'intrusion. J'ai manqué de discernement. Cela ne se reproduira plus.

Léna sentit le sang lui monter aux joues, non pas de désir, mais d'une honte cuisante. Elle se sentit soudainement exposée, vulnérable dans son pull trop large, comme une enfant qu'on réprimande pour avoir cru à un conte de fées.

— Une erreur tactique ? Tu m'as touchée comme si ta vie en dépendait, Gabriel. Ce n'était pas de l'adrénaline, c'était...

— C'était une faute professionnelle, coupa-t-il, le ton sec comme un coup de feu.

Mon rôle est de vous protéger, pas de vous utiliser pour calmer mes propres démons. Je vous suggère d'oublier cet incident. Pour votre sécurité.

Il posa sa tasse et s'écarta pour la laisser passer, instaurant une distance de sécurité de deux mètres exactement. Léna s'approcha de la machine à café, les mains tremblantes. Elle détestait cette sensation : ce doute qui s'insinuait en elle, cette vieille insécurité qui lui murmurait qu'elle avait encore une fois trop donné, trop attendu d'un homme qui ne voyait en elle qu'une mission. Ou pire, un problème.

Elle se tourna vers lui, ses yeux sombres lançant des éclairs de défi pour masquer sa blessure.

— Et l'atelier ? Tu as nettoyé ce que nous avons « renversé », comme tu as dit ?

— Oui. Tout est en ordre.

Léna se précipita vers l'atelier, le cœur serré. Elle poussa la porte lourde.

Le vide l'accueillit.

Le chaos de la veille avait été effacé avec une efficacité terrifiante. Les pots de peinture renversés avaient été ramassés, les taches de pigments sur le sol frottées jusqu'à ce que le bois soit immaculé. Ses pinceaux étaient alignés par taille, comme des soldats au rapport. Même l'odeur de leur étreinte avait été chassée par un courant d'air froid venant d'une fenêtre laissée entrouverte.

Il avait effacé les preuves. Il l'avait gommée de sa propre vie.

Elle s'approcha de son chevalet. Sa toile, celle qu'elle travaillait hier, était recouverte d'un drap blanc. Un linceul.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle sans se retourner, sachant qu’il l’avait suivie et se tenait sur le seuil, ombre vigilante et glaciale.

— L’ordre est nécessaire à la vigilance, répondit la voix de Gabriel derrière elle.

— L’ordre est la mort de l’art, rétorqua-t-elle violemment en se retournant. Et c’est aussi la mort de ce qui se passe entre deux personnes. Tu as peur, Gabriel. Tu as tellement peur de ce que tu as ressenti que tu transformes tout en protocole.

Elle s’avança vers lui, envahissant son espace personnel, forçant ce contact visuel qu’il fuyait. Elle pouvait voir la petite cicatrice près de sa tempe, sentir la chaleur qui émanait malgré tout de lui. Sous la chemise de coton, elle savait que son cœur battait, même s’il essayait de faire croire qu’il était en pierre.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

Il baissa les yeux vers elle. Pendant une seconde, une seule, le masque se fissa. Un éclair de douleur, de regret pur et de désir refoulé traversa ses pupilles grises. Puis, comme un rideau de fer qui tombe, l’impassibilité revint.

— Le planning de la journée est chargé, Mademoiselle, dit-il, ignorant son interpellation. Vous avez rendez-vous à la galerie à onze heures. Je sortirai la voiture dans dix minutes. Préparez-vous.

Il fit demi-tour et s’éloigna dans le couloir, le bruit de ses pas réguliers résonnant sur le parquet comme un compte à rebours.

Léna resta seule au milieu de son atelier trop propre. Elle se sentait vide, dépouillée. L’insécurité, cette vieille amie toxique, s’installa confortablement dans son esprit.  
\*Tu as imaginé tout ça. Tu n'es qu'une cliente. Un contrat. Un corps à protéger, pas une âme à aimer.\*

Elle ramassa un pinceau, le serra si fort que le bois faillit craquer. Le contraste était insupportable : la veille, elle avait cru avoir trouvé un allié, un amant, un homme prêt à brûler le monde avec elle. Ce matin, elle n'avait qu'un gardien de prison particulièrement efficace.

Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors. La rue était grise, ordinaire. Le danger était là, quelque part, tapi dans les ombres. Mais elle comprit que Gabriel avait raison sur un point : le vrai danger n'était pas dehors.

Le vrai danger, c'était ce silence granuleux qui s'installait entre eux. C'était cette distance qu'il imposait comme une armure, et qui la blessait plus sûrement que n'importe quelle lame.

Elle monta se changer, choisissant ses vêtements comme on choisit une armure : un tailleur noir cintré, des talons hauts qui faisaient un bruit de défi sur le sol, un rouge à lèvres d'un rouge sanglant. S'il voulait une professionnelle, elle lui en donnerait une. S'il voulait de la distance, elle érigerait un mur de glace si haut qu'il s'y gèlerait les doigts.

Lorsqu'elle redescendit, il l'attendait devant la porte blindée, les clés à la main. Il lui ouvrit le passage sans un mot, mais au moment où elle passa devant lui, leurs épaules se frôlèrent.

L'étincelle fut instantanée. Une décharge électrique qui fit tressaillir Léna et contracter la mâchoire de Gabriel. Il ferma les yeux un bref instant, ses phalanges blanchissant sur la poignée de la porte.

Léna s'arrêta, son souffle venant mourir contre son cou. Elle murmura, juste assez bas pour que lui seul puisse l'entendre :

— Tu peux nettoyer l'atelier autant que tu veux, Gabriel. Tu peux m'appeler « Mademoiselle » jusqu'à ce que ta gorge soit sèche. Mais tu n'effaceras pas le fait que, hier soir, c'est moi qui avais le contrôle. Et nous savons tous les deux que c'est ça qui te terrifie.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle sortit dans le froid du matin, la tête haute, ignorant le tremblement de ses propres jambes.

Dans son dos, Gabriel resta immobile. Ses mains, qu'il gardait habituellement croisées derrière son dos pour masquer toute faiblesse, se serrèrent en poings. Il l'avait repoussée pour la sauver de lui-même, mais il sentait déjà que la riposte de Léna serait bien plus dévastatrice que tout ce qu'il avait connu.

La guerre ne faisait que commencer, et dans cette pièce vide, l'odeur du regret commençait déjà à supplanter celle du nettoyage. Elle avait raison : il avait peur. Non pas de l'ennemi qui rôdait, mais de la fissure qu'elle avait ouverte dans son armure. Une fissure que tout l'ordre du monde ne pourrait jamais refermer.

# Chapitre 9

## Intimité Forcée

Le ciel au-dessus du domaine de Saint-Véran n'avait plus rien d'azur. Il s'était transformé en une toile d'encre et de plomb, se déversant sur les vitres avec une violence qui semblait vouloir tout effacer. À l'intérieur, l'atmosphère n'était guère plus respirable.

L'orage avait frappé sans prévenir, une tempête électrique si intense qu'elle avait fait sauter les plombs de l'aile ouest, verrouillant électroniquement les portes de sécurité par mesure de protection. C'était le protocole « Sphinx » : en cas d'incident technique majeur ou de menace potentielle sous couverture orageuse, les pièces se transformaient en cellules de luxe.

Léna se tenait près de la cheminée éteinte du petit salon de lecture, les bras croisés. Elle sentait l'humidité ramper sous sa peau, malgré le cachemire de son pull. À trois mètres d'elle, Gabriel. Toujours là. Toujours debout. Une ombre massive dans la pénombre, éclairée par les éclairs sporadiques qui déchiraient le rideau de pluie.

— Le système mettra deux heures à se réinitialiser, annonça-t-il. Sa voix, d'ordinaire si cristalline et autoritaire, avait un grain inhabituel. Un enrouement qu'il ne parvenait pas à masquer.

— Deux heures dans cette boîte de conserve, commenta Léna avec une ironie acide. J'imagine que c'est ton rêve secret. Me garder sous clé sans que je puisse m'échapper par une porte dérobée.

Gabriel ne répondit pas tout de suite. Il s'approcha de la table basse pour allumer une

série de bougies d'appoint. La lueur vacillante de la mèche projeta son profil sur le mur : un nez droit, une mâchoire serrée, et ce regard qui semblait toujours scanner l'horizon à la recherche d'une menace. Mais ce soir, l'horizon s'arrêtait aux quatre murs de la pièce.

— Mon rêve, Léna, c'est que vous soyez en sécurité, dit-il enfin en se redressant. Le reste m'importe peu.

— menteur.

Elle fit un pas vers lui, entrant dans le cercle de chaleur de la bougie. L'odeur de Gabriel — un mélange de pluie froide, de santal et de ce parfum métallique propre aux armes qu'il entretenait avec une maniaquerie malade — vint l'assaillir. C'était une odeur de danger et de confort. Un paradoxe insupportable.

— Tu as peur, reprit-elle, sa voix tombant d'une octave. Tu as peur depuis ce matin. Depuis que j'ai mis les mots sur ce que tu ressens.

Gabriel fixa la flamme d'une bougie. Ses doigts effleurèrent le revers de sa veste, un tic nerveux qu'elle ne lui avait jamais connu.

— Ce que je ressens est sans importance, lâcha-t-il. Je suis un outil. Un bouclier. Si le bouclier commence à avoir des états d'âme, il se brise. Et si je me brise, vous mourez.

Léna rit, un son court et sans joie.

— Toujours le sens du sacrifice. C'est si noble. Et si pratique pour ne pas affronter la réalité. Regarde-moi, Gabriel.

Il ne bougea pas. Elle s'avança encore, jusqu'à ce que la pointe de ses chaussures touche les siennes. Elle pouvait sentir la chaleur émaner de son corps, une fournaise sous la chemise de coton blanc. Elle leva la main et, d'un geste lent, presque

provocateur, elle posa ses doigts sur son poignet, là où son pouls battait.

Il était rapide. Trop rapide pour un homme censé être de marbre.

— Tu n'as pas peur de l'homme qui veut me tuer, murmura-t-elle en sentant le tressaillement de ses muscles. Tu as peur de ce qui se passera si, par miracle, on survit à tout ça.

Gabriel tourna enfin la tête. Ses yeux sombres rencontrèrent les siens. Dans la pénombre, les pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris. La tension entre eux était une corde raide, prête à rompre sous le poids de tout ce qu'ils ne s'étaient pas dit.

— Vous voulez savoir ce qui me terrifie ? demanda-t-il brusquement.

Sa main se referma sur celle de Léna, non pas pour la repousser, mais pour l'ancrer. Sa paume était rugueuse, chaude, une poigne de fer qui, pour la première fois, ne cherchait pas à diriger, mais à se retenir de tomber.

— Ce qui me terrifie, Léna, ce n'est pas la balle qui pourrait m'atteindre. C'est le silence. Le silence qui suivra le moment où je n'aurai plus besoin d'être à vos côtés. J'ai passé dix ans à vivre pour la survie des autres. Je ne sais plus comment respirer pour moi-même.

Il marqua une pause, son regard descendant sur les lèvres de la jeune femme avant de remonter, avec une douleur manifeste, vers ses yeux.

— Vous êtes une fissure dans tout ce que j'ai construit. Vous êtes l'imprévu. Et dans mon métier, l'imprévu, c'est la mort.

Léna sentit un frisson courir le long de son échine. Ce n'était pas le froid. C'était l'aveu. Elle vit l'homme derrière la machine, l'âme derrière l'armure. La vulnérabilité

de Gabriel était plus dévastatrice que sa force.

— Et toi ? demanda Gabriel, sa voix se faisant plus douce, presque une caresse. De quoi as-tu peur, Léna ? Derrière tes répliques cinglantes et tes airs de reine que rien ne touche ?

Léna voulut détourner le regard, mais il ne la laissa pas faire. Sa main remonta de son poignet à sa joue, son pouce effleurant le sommet de sa pommette. Un geste d'une tendresse si inattendue qu'elle en eut le souffle coupé.

— J'ai peur d'être transparente, avoua-t-elle, sa voix tremblant imperceptiblement. J'ai passé ma vie entourée de gens qui ne voient que mon nom, mon héritage ou mon utilité politique. J'ai peur que si j'enlève mes masques, il n'y ait rien en dessous. Juste une pièce vide.

Elle ferma les yeux, se laissant aller contre sa paume.

— Et j'ai peur que tu ne sois là que parce qu'on te paie pour l'être. Que tout ce qu'on a partagé, cette... électricité... ne soit qu'un effet secondaire du danger.

Gabriel réduisit l'espace entre eux. Leurs fronts se touchèrent. Le bruit de la tempête au-dehors semblait s'estomper, remplacé par le tumulte de leurs propres souffles.

— L'argent ne commande pas mon cœur, Léna. Il ne l'a jamais fait. Si je suis encore là, ce n'est plus pour le contrat. C'est parce que je suis incapable de faire un pas hors de ton orbite.

Il y eut un long silence, seulement troublé par le crépitement d'une bougie qui se mourait. L'intimité n'était plus forcée par les murs ou le système de sécurité ; elle était devenue une nécessité organique.

— On est deux naufragés, Gabriel, souffla-t-elle.

— Alors on n'a qu'à s'accrocher l'un à l'autre, répondit-il.

Il ne l'embrassa pas. Pas encore. C'eût été trop simple, trop physique. Au lieu de cela, il glissa ses bras autour d'elle, l'enveloppant dans une étreinte protectrice qui n'avait rien de professionnel. Léna enfouit son visage dans le creux de son cou, respirant son odeur, écoutant le tambourinement de son cœur contre son oreille.

Dans cette pièce close, alors que la foudre continuait de frapper le domaine, une trêve fragile venait d'être signée. Ce n'était pas encore de la paix, c'était une reconnaissance de dettes émotionnelles.

Gabriel posa son menton sur le sommet du crâne de Léna, ses yeux fixés sur la porte verrouillée. Il savait que demain, la guerre reprendrait. Il savait que ses ennemis n'auraient aucune pitié. Mais pour la première fois, il ne se battait pas contre une fissure. Il se battait pour elle.

— Léna ? murmura-t-il dans ses cheveux.

— Oui ?

— Je ne te laisserai jamais devenir transparente. Je te vois. Je te vois même quand il n'y a plus de lumière.

Elle resserra sa prise sur sa chemise, froissant le tissu impeccable. Le tremblement de ses jambes s'était arrêté. La peur était toujours là, mais elle était partagée, et dans ce partage, elle était devenue supportable.

Le courant finit par revenir dans un bourdonnement sourd, les lumières du plafond clignotant avant de baigner la pièce d'une clarté crue et artificielle. Le verrou électronique de la porte émit un clic métallique, signalant que le monde extérieur était

à nouveau accessible.

Ils ne bougèrent pas.

Pendant quelques secondes de plus, ils restèrent soudés, refusant de laisser la réalité briser ce qu'ils avaient bâti dans l'obscurité. Gabriel fut le premier à se reculer, mais ses mains restèrent un instant de trop sur les épaules de Léna.

— Le système est rétabli, dit-il, reprenant son masque de garde du corps, bien que ses yeux trahissent encore le tumulte intérieur. Je vais inspecter le périmètre.

Léna hocha la tête, lissant ses cheveux d'une main distraite. Elle se sentait différente. Plus légère, mais aussi plus exposée.

— Gabriel ?

Il s'arrêta sur le pas de la porte, sa silhouette découpée par la lumière du couloir.

— Fais attention. Pas seulement pour moi. Pour toi.

Il esquissa l'ombre d'un sourire — un vrai, cette fois, qui n'atteignit pas seulement ses lèvres mais illumina brièvement son regard sombre.

— C'est la même chose désormais, Léna.

Il sortit, la laissant seule avec l'odeur du santal et le souvenir de sa chaleur. La fissure dans l'armure de Gabriel n'était plus une faiblesse. C'était devenu leur seule issue. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda la pluie qui se calmait. La riposte de Léna avait été dévastatrice, oui, mais elle n'avait pas détruit l'homme. Elle l'avait réveillé.

Et dans ce jeu d'échecs mortel, Gabriel venait de devenir la pièce la plus imprévisible

de l'échiquier. Elle sourit, un sourire piquant, moderne, celui d'une femme qui sait que la guerre est loin d'être finie, mais qu'elle n'est plus seule dans les tranchées.

# Chapitre 10

## Les Ombres du Silver Fox

**\*\*CHAPITRE : LES OMBRES DU SILVER FOX\*\***

Le silence qui suivit le départ de Gabriel n'était pas vide. Il était saturé. L'odeur de santal et de tabac froid flottait encore dans l'air, une empreinte invisible mais tenace, comme la morsure qu'il venait de laisser sur ses certitudes. Léna resta immobile, le regard fixé sur la porte close. Son cœur battait un rythme irrégulier, une syncope de peur et d'adrénaline.

\*« C'est la même chose désormais. »\*

Cette phrase tournait en boucle dans son esprit. En acceptant de lier son sort au sien, Gabriel n'avait pas seulement jeté son armure ; il l'avait invitée dans la zone de tir. Elle s'approcha de son bureau, un monolithe de verre noir et d'acier, et laissa glisser ses doigts sur la surface froide. Elle n'était pas du genre à attendre que les mystères s'élucident d'eux-mêmes. Léna aimait le contrôle. Et Gabriel était la seule variable qu'elle n'avait jamais réussi à isoler.

Elle ouvrit son ordinateur. Ses doigts survolèrent le clavier avec une précision chirurgicale. Elle n'allait pas hacker les serveurs de la sécurité nationale — pas encore — mais elle allait plonger dans les eaux troubles du "Silver Fox", ce nom de code qu'elle avait surpris dans une conversation cryptique entre deux agents de liaison quelques semaines plus tôt.

L'écran projeta une lueur bleutée sur son visage, accentuant la détermination de ses traits. Pendant deux heures, elle navigua à travers des couches de protocoles cryptés,

utilisant les accès que sa propre influence lui permettait d'exploiter. Puis, le premier fichier apparut.

\*Opération : Silver Fox. Unité d'élite de protection rapprochée. Dissoute il y a six ans.\*

En dessous, une photo. Gabriel.

Il paraissait plus jeune, mais ses yeux possédaient déjà cette profondeur abyssale, ce regard de celui qui a vu le soleil se coucher trop souvent sur des champs de ruines. Il ne portait pas le costume cintré de garde du corps de luxe, mais un treillis sombre, une sangle d'arme barrant son torse puissant. Il était le "Silver Fox". Le prédateur silencieux.

Léna fit défiler les rapports. Son souffle se bloqua dans sa gorge. Ce qu'elle découvrit n'était pas une liste d'exploits héroïques, mais une chronique de sacrifices. Gabriel n'était pas seulement un protecteur ; il était un paratonnerre.

Elle tomba sur un incident à Belgrade. Une extraction ratée. Le rapport mentionnait que pour sauver une famille de diplomates et ses propres hommes, Gabriel s'était constitué prisonnier volontaire, servant d'appât pendant soixante-douze heures dans une cave sans lumière. Quand les renforts l'avaient récupéré, il n'avait pas dit un mot. Il avait simplement repris son poste le lendemain.

Puis, il y eut l'affaire "Valence". Un scandale politique étouffé. Gabriel avait endossé la responsabilité d'une bavure qu'il n'avait pas commise pour protéger un jeune bleu qui venait de se marier. Il avait accepté le déshonneur, la fin de sa carrière militaire et l'exil dans le secteur privé. Il avait vendu son âme pour sauver l'avenir d'un autre.

— Tu fouilles dans les décombres, Léna. Attention à ne pas te salir les mains.

La voix de Gabriel, basse et granuleuse, la fit sursauter. Elle ne l'avait pas entendu entrer. Il était là, appuyé contre le cadre de la porte, les manches de sa chemise blanche retroussées sur ses avant-bras musclés. Ses yeux brûlaient d'une intensité nouvelle.

Léna ne referma pas l'ordinateur. Elle soutint son regard, une étincelle de défi dans ses prunelles sombres.

— On ne salit pas ses mains avec la vérité, Gabriel. On s'en sert pour construire des armes.

Il s'approcha lentement. Le tapis étouffait le bruit de ses pas, mais elle sentait sa présence comme une onde de chaleur. Il s'arrêta juste derrière elle, si près qu'elle pouvait sentir l'effluve de sa peau, un mélange de cuir et d'orage.

— Ce ne sont que des archives mortes, dit-il en posant une main sur le dossier du fauteuil de Léna. Ce ne sont pas des médailles. Ce sont des cicatrices.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Pourquoi porter tout ça tout seul ?

Elle se tourna dans son fauteuil pour lui faire face. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. La tension dans la pièce devint électrique, presque insupportable. Léna leva la main, hésita un instant, puis posa ses doigts sur le poignet de Gabriel, là où une fine cicatrice blanche disparaissait sous sa montre.

— Tu as sacrifié ta vie, ta réputation, ta paix... pour des gens qui ne savaient même pas ton nom.

Gabriel la fixa, et pour la première fois, le masque du garde du corps se fissura totalement. Sous l'acier, il y avait un homme qui avait trop longtemps marché seul dans l'ombre.

— C'est mon métier, murmura-t-il. Être l'ombre pour que les autres puissent rester dans la lumière.

— Mais qui te protège, toi ? demanda-t-elle, sa voix plus douce, presque un souffle.

Un sourire amer étira les lèvres de Gabriel. Il se pencha davantage, ses doigts effleurant une mèche de cheveux de Léna qui était tombée sur son front. Le contact fut comme une décharge. Sa peau était chaude, ses doigts rugueux mais d'une infinie délicatesse.

— Personne, jusqu'ici, répondit-il.

Léna sentit une vague d'émotion qu'elle ne parvint pas à réprimer. Ce n'était plus seulement de l'attraction. C'était une reconnaissance d'âme. Elle voyait l'homme derrière la légende, le guerrier fatigué derrière le protecteur implacable. Et à ce moment précis, elle sut qu'elle l'aimait. Non pas pour sa force, mais pour la noblesse de ses failles.

— Tu n'es plus seul dans les tranchées, Gabriel. Je te l'ai dit.

Elle se leva, rompant la distance. Elle posa ses mains sur son torse, sentant le battement régulier et puissant de son cœur sous le coton fin de sa chemise. Gabriel posa ses mains sur la taille de Léna, l'attirant contre lui avec une urgence contenue.

— Tu es dangereuse, Léna, souffla-t-il contre ses lèvres. Tu me donnes envie de vouloir des choses que je ne devrais pas désirer. Une vie. Un futur. Toi.

— Alors prends-les, répliqua-t-elle avec ce piquant qui la caractérisait, son regard brillant d'une lueur de défi. La riposte n'est jamais parfaite sans une prise de risque.

Le baiser qui suivit n'avait rien de tendre. C'était un choc, une collision de deux mondes qui s'étaient longtemps frôlés sans oser s'unir. Il avait le goût de la pluie et de la victoire. Les mains de Gabriel s'ancrèrent dans son dos, comme s'il craignait qu'elle ne s'évapore, tandis que Léna s'accrochait à lui, s'imprégnant de sa force brute.

Quand ils se séparèrent enfin, le souffle court, l'air entre eux vibrait encore. Gabriel la regarda, ses yeux d'habitude si contrôlés trahissant une vulnérabilité qui bouleversa Léna.

— Le Silver Fox est mort il y a longtemps, Léna.

Elle sourit, un sourire moderne, audacieux, celui d'une femme qui venait de conquérir un territoire imprenable.

— Tant mieux. Parce que j'ai toujours préféré l'homme au mythe.

Elle se rassit, reprenant le contrôle de son ordinateur d'un geste fluide, mais sans lâcher la main de Gabriel qu'elle gardait prisonnière de la sienne.

— Maintenant, on va s'occuper de ceux qui pensent encore pouvoir te manipuler. Ils ont essayé de t'utiliser comme un bouclier ? On va leur montrer que tu peux aussi être l'épée.

Gabriel la regarda, un éclair de fierté et d'amusement dans le regard. Il se redressa, sa silhouette retrouvant sa prestance habituelle, mais avec quelque chose de plus. Une étincelle de vie.

— À tes ordres, Léna.

La pluie s'était remise à tomber sur la ville, martelant les vitres de la suite luxueuse. Dehors, les ennemis s'agitaient dans l'ombre, tissant des toiles de trahison. Mais à

l'intérieur, dans ce sanctuaire improvisé, l'alliance était scellée.

Léna ne voyait plus Gabriel comme son garde du corps. Il était son égal. Son partenaire dans ce jeu d'échecs sanglant. Et alors qu'elle replongeait dans les données, elle savait que la riposte qu'ils préparaient ensemble ne laisserait que des cendres de leurs adversaires.

Le "Silver Fox" avait peut-être été une ombre sacrifiée, mais Gabriel, lui, venait de trouver sa raison de se battre. Et Léna, avec sa ruse et son cœur de fer, allait s'assurer que cette fois, c'était eux qui écriraient la fin de l'histoire.

# Chapitre 11

## Le Conflit de Loyauté

L'odeur du café noir se mêlait à celle de l'ozone et du cèdre, un parfum qui, pour Léna, était devenu synonyme de sécurité. Dans la pénombre de la suite, seul le ronronnement des serveurs et le martèlement de la pluie contre les baies vitrées rompaient le silence. Ils étaient là depuis des heures, penchés sur les schémas de sécurité de la holding des Valmont, leurs épaules se frôlant parfois dans un contact électrique, presque accidentel.

Gabriel était une présence tellurique à ses côtés. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, cette force tranquille qu'il mettait désormais à son service. Mais dans l'éclat bleuté des écrans, Léna remarqua un dossier crypté, niché dans un sous-répertoire de la messagerie sécurisée de Gabriel. Un libellé qu'elle n'avait pas vu passer : \*« Protocole Phoenix – Épuration des Risques »\*.

Son cœur rata un battement. Elle ne l'aurait pas ouvert en temps normal. Mais l'instinct de survie, celui qui lui avait permis de diriger un empire avant ses trente ans, ne dormait jamais.

D'un geste fluide, elle dévia le flux de données vers sa propre tablette pendant que Gabriel s'éloignait pour verser une nouvelle tasse.

— Tu devrais dormir un peu, murmura-t-il, sa voix de basse vibrant dans l'air chargé d'électricité. On a une avance confortable sur leur prochaine offensive.

Léna ne répondit pas. Ses yeux parcouraient les lignes de code, puis les messages. C'étaient des ordres. Des ordres récents. Envoyés par le mystérieux "Conseil" qui

gétait autrefois les Silver Fox.

\*« Cible identifiée. Sécurisez l'actif Léna V. jusqu'à la signature du transfert. En cas de menace critique, exfiltrez l'actif et neutralisez les variables. Prime de fin de mission doublée si l'actif reste inconscient du processus. »\*

Le froid se propagea dans ses veines, plus cinglant que la pluie dehors. Elle sentit ses doigts s'engourdir sur le verre de la tablette.

— Léna ?

Gabriel était revenu. Il posa la tasse fumante sur le bureau, son regard s'attardant sur son profil. Il tendit une main pour écarter une mèche de ses cheveux, un geste qu'il s'autorisait de plus en plus souvent, un effleurement qui, d'ordinaire, faisait fondre sa résolution.

Elle se recula brusquement, la chaise grinçant sur le parquet.

— C'est quoi, le "Protocole Phoenix", Gabriel ?

Le silence qui suivit fut plus violent qu'un coup de feu. La main de Gabriel resta suspendue dans le vide avant de retomber lentement le long de son corps. Son visage, si expressif quelques minutes plus tôt, se mua en un masque de marbre.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il, sa voix ayant perdu toute trace de chaleur.

— Peu importe. Réponds-moi. "Sécurisez l'actif jusqu'à la signature". C'est ça que je suis pour toi ? Une clause de contrat ? Un "actif" qu'on emballe et qu'on livre pour toucher une prime de fin de mission ?

— Léna, ce n'est pas ce que tu crois.

— Ne me sors pas cette réplique, Gabriel. Pas à moi.

Elle se leva, la rage bouillonnant sous sa peau, effaçant la fatigue. Elle s'approcha de lui, bravant l'aura intimidante qu'il dégageait. Elle voulait sentir son odeur, ce mélange de cuir et de danger, pour mieux le détester.

— Je pensais qu'on était partenaires. Je pensais que ce qu'il s'est passé... ce qu'on a scellé ici, c'était réel. Mais tu n'es qu'en train de remplir ton foutu carnet de commandes. Tu me protèges parce que c'est ton job, pas parce que tu tiens à moi.

Gabriel fit un pas vers elle, ses yeux d'orage fixés dans les siens.

— Je te protège parce que c'est la seule chose que je sache faire pour t'empêcher de te faire massacrer par des gens qui n'ont pas ton intelligence, mais qui ont des flingues !

— Non ! cria-t-elle, sa voix se brisant. Tu me protèges parce que tu as peur de rater ta mission. Tu as peur que ton dossier de "Silver Fox" soit entaché par un échec de plus. Je ne suis pas une femme pour toi, je suis une valise pleine de billets que tu dois convoier à bon port.

— C'est faux, et tu le sais, rétorqua-t-il, les mâchoires serrées.

Il l'attrapa par les bras, non pas avec violence, mais avec une intensité désespérée. Elle sentit la dureté de ses muscles sous la chemise fine, le battement de son pouls contre ses paumes alors qu'elle essayait de le repousser. La tension entre eux était devenue insupportable, un mélange de désir frustré et de trahison brute.

— Est-ce que tu as touché l'acompte ? lança-t-elle, le regard brûlant de larmes qu'elle refusait de verser.

Gabriel se figea. Sa prise se relâcha. Ce silence-là fut sa réponse.

— Je l'ai fait pour avoir les ressources nécessaires, commença-t-il d'une voix sourde. Pour acheter les informations, pour corrompre les gardes de Valmont. Sans cet argent, on n'avait rien.

— On avait nous ! siffla Léna. Mais "nous", ça n'existe pas dans ton monde, n'est-ce pas ? Il n'y a que des cibles, des clients et des dommages collatéraux.

Elle recula d'un pas, son cœur de fer se refermant avec un bruit métallique qu'elle seule pouvait entendre. Elle se sentait nue, exposée. Elle lui avait ouvert ses plans, ses peurs, son lit. Et pendant tout ce temps, il cochant des cases sur un rapport d'activité.

— Sors d'ici, Gabriel.

— Léna, dehors, ils n'attendent qu'une faille. Si je pars, tu es morte dans l'heure.

— Je préfère mourir en étant moi-même qu'en étant "l'actif" d'un mercenaire qui simule l'attachement pour mieux surveiller sa marchandise.

Gabriel la regarda, et pour la première fois, elle vit une faille dans son armure. Une douleur profonde, presque sauvage, traversa ses yeux clairs. Il fit un pas vers elle, sa main se tendant une dernière fois, cherchant son visage, mais elle tourna la tête.

Le rejet fut plus tranchant qu'une lame de céramique.

— Très bien, dit-il, sa voix redevenue d'une froideur professionnelle absolue. Le contrat stipule que si le client met fin à la protection de manière unilatérale, je décline toute responsabilité.

— C'est ça, cache-toi derrière tes clauses.

Gabriel ramassa sa veste sur le dossier du canapé. Il ne la regarda plus. Il se dirigea vers la porte, sa silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur la poignée.

— Je n'ai jamais simulé, Léna. C'est bien ça le problème. Pour un Silver Fox, aimer son actif, c'est signer son arrêt de mort. J'espérais juste qu'on mourrait ensemble.

La porte claqua.

Le bruit résonna dans la suite vide, plus assourdissant que le tonnerre. Léna resta immobile au milieu de la pièce, entourée de ses écrans, de ses codes et de ses stratégies. Elle avait gagné. Elle avait repris le contrôle.

Mais alors qu'elle s'asseyait devant son clavier, ses mains se mirent à trembler. L'odeur de cèdre s'estompait déjà, remplacée par le froid impersonnel de la climatisation. Elle regarda les données de la riposte qu'ils avaient préparée ensemble. Sans lui, les schémas semblaient vides. Les lignes de code n'étaient plus des armes, mais des épitaphes.

Elle avait son "cœur de fer", elle avait sa ruse. Elle n'avait plus besoin de garde du corps.

Alors pourquoi avait-elle l'impression d'être la proie la plus vulnérable du monde ?

Dehors, dans la nuit trempée de pluie, une ombre s'éloignait sous les néons de la ville. Gabriel ne se retourna pas. Il savait que dans ce jeu d'échecs sanglant, il venait de perdre sa pièce maîtresse. Et Léna, seule dans sa tour d'ivoire, comprit trop tard que dans un conflit de loyauté, la première victime est toujours la vérité.

Elle serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes. La riposte aurait lieu.

Elle écraserait les Valmont. Elle détruirait ses ennemis. Mais le goût de la victoire, elle le savait déjà, aurait l'amertume des cendres et le froid du métal.

Le "Silver Fox" était redevenu une ombre. Et Léna, la reine sans royaume, se retrouvait face à son plus grand défi : survivre à l'absence de celui qu'elle venait de briser.

# Chapitre 12

## L'Absence

### CHAPITRE : L'ABSENCE

Le silence n'était pas un vide. C'était une matière. Une substance dense, poisseuse, qui s'engluait dans les recoins du penthouse de verre et d'acier, étouffant jusqu'au ronronnement des serveurs.

Léna fit glisser ses doigts sur la surface glacée du plan de travail en marbre de la cuisine. D'ordinaire, à cette heure-ci, l'air embaumait le café serré et une pointe d'eucalyptus — l'odeur de Gabriel, une fragrance propre, presque clinique, mais soulignée par une note de cuir chaud qui trahissait l'homme sous le costume de garde du corps. Aujourd'hui, l'appartement ne sentait que l'ozone et le produit d'entretien neutre. L'odeur d'un hôtel de luxe où personne ne vit vraiment.

Elle détestait cette sensation. Elle était la reine des algorithmes, la maîtresse des flux de données. Elle était censée dominer l'imprévisible. Mais l'absence de Gabriel était une variable qu'elle n'avait pas incluse dans ses calculs.

— Merde, murmura-t-elle, sa voix sonnait étrangement rauque dans la pièce immense.

Elle s'installa devant ses écrans. Les lignes de code défilaient, vertes et impitoyables. Elle préparait l'assaut final contre les Valmont. Chaque ligne était un scalpel, chaque dossier un arrêt de mort financier. C'était ce qu'elle voulait, non ? Sa vengeance. Sa riposte. Sa liberté.

Pourtant, son regard dérivait sans cesse vers le coin inférieur droit de son moniteur principal. Vers la fenêtre de flux vidéo de la caméra d'entrée. L'écran restait désespérément statique. Personne ne franchissait le seuil. Personne ne vérifiait les angles morts. Personne ne se tenait là, immobile et vigilant, une présence si solide qu'elle en devenait un ancrage.

Elle ferma les yeux. Elle pouvait presque sentir le frôlement de sa main contre son épaule lorsqu'il l'obligeait à s'arrêter de travailler. Elle se souvenait de la rugosité de ses pouces, de ce regard d'acier qui semblait lire en elle comme dans un système d'exploitation mal sécurisé.

\*« Vous êtes une proie, Léna. Même si vous portez une armure de code. »\*

Sa voix résonnait dans son crâne, une hantise familière. Elle se leva brusquement, renversant presque son verre de vin — un rouge hors de prix qui n'avait plus aucun goût.

\*\*\*

À l'autre bout de la ville, dans un studio anonyme du 13<sup>e</sup> arrondissement qui sentait la poussière et le regret, Gabriel fixait le plafond.

Il était le "Silver Fox". Une ombre parmi les ombres. Un homme payé pour ne rien ressentir, pour n'être qu'un bouclier. Mais le bouclier était fêlé.

Il se redressa, les muscles de son dos protestant contre le matelas trop fin. Ses mains, habituées au poids d'un Glock ou à la texture d'un volant en cuir, se fermaient sur le vide. Il se surprit à vérifier l'heure sur sa montre connectée — une habitude de sécurité. 22h46. À cette heure, Léna oubliait généralement de dîner. Elle s'enfonçait dans ses data-visualisations jusqu'à en avoir les yeux rougis. Il aurait dû être là pour poser une main sur son clavier, pour lui tendre un verre d'eau, pour subir ses

sarcasmes piquants avec ce demi-sourire qui l'agaçait tant.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. La pluie frappait la vitre avec une régularité de métronome. Dans le reflet, il vit son propre visage. Il avait l'air d'un fantôme.

— Tu es un professionnel, Gabriel, se dit-il à mi-voix. Elle t'a brisé. Elle a choisi sa guerre. Laisse-la couler.

Mais il savait que c'était un mensonge. Le lien qui les unissait n'était pas contractuel. C'était une fréquence radio qu'ils étaient les seuls à capter. Une tension électrique qui faisait crépiter l'air dès qu'ils étaient dans la même pièce. Sans elle, il n'était pas "libre". Il était juste... éteint.

Son téléphone vibra sur la table basse. Son cœur manqua un battement. Un message de Léna ?

Non. Une alerte automatique. Le système de sécurité du penthouse venait de détecter une anomalie mineure. Une chute de tension sur le réseau secondaire. Rien de grave. Probablement l'orage. Mais son instinct de protection, ce vieux loup qu'il croyait avoir muselé, se réveilla en hurlant.

Il imagina Léna, seule dans sa tour d'ivoire, face à l'obscurité. Elle se croirait forte. Elle sortirait ses griffes. Mais il savait que sous l'armure, elle tremblait.

\*\*\*

Léna fixa le panneau de contrôle. Les lumières avaient vacillé. Un simple glitch. Mais dans l'immensité de l'appartement, ce petit incident prit des proportions cauchemardesques. Chaque ombre dans le couloir semblait s'étirer, chaque craquement du parquet devenait un intrus.

Elle se surprit à attraper son téléphone pour appeler le numéro qu'elle avait effacé dix fois ce matin. Son pouce survola l'écran.

\*« Ne sois pas pathétique, Léna. Tu as voulu qu'il parte. Tu lui as dit qu'il n'était qu'un outil. »\*

Elle se laissa glisser contre le mur, ses jambes ne la portant plus. Le froid du carrelage traversa son pantalon de soie. C'était ridicule. Elle avait des millions de dollars, un pouvoir capable de faire trembler des ministres, et pourtant, elle se sentait comme une enfant perdue dans une forêt de néons.

Le manque physique était là, viscéral. Ce n'était pas seulement une question de sécurité. C'était le souvenir de son souffle court dans son cou lors de leur dernière dispute. C'était la façon dont il prononçait son nom, comme s'il s'agissait d'un code secret qu'il était le seul à pouvoir craquer.

Elle attrapa un de ses vieux pulls qu'il avait laissé traîner sur le dossier d'un fauteuil dans un moment d'égarement. Elle y enfouit son visage. L'odeur de lui était encore là, s'estompant, cruelle.

— Reviens, murmura-t-elle dans les mailles de laine. Juste pour que je puisse te détester encore un peu.

\*\*\*

Gabriel était déjà dans sa voiture avant même d'avoir pris la décision consciente de partir.

Il conduisait comme un démon à travers les rues détrempées de Paris, la foudre déchirant le ciel de temps à autre. Il se moquait des Valmont, il se moquait de la trahison, il se moquait de sa propre dignité.

Il se rappela la dernière fois qu'il l'avait vue. Ses yeux étaient des éclats de saphir, durs et brillants. Elle lui avait dit qu'elle n'avait plus besoin de garde du corps. Qu'elle était la riposte.

— Tu es une menteuse, Léna, grogna-t-il en brûlant un feu rouge.

Il savait ce qu'elle ressentait. Ce vide abyssal qui vous bouffe l'estomac quand l'autre n'est plus là pour équilibrer vos démons. Ils étaient deux pôles magnétiques, condamnés à s'attirer ou à se détruire, mais incapables d'exister dans la neutralité.

Il gara sa moto brutalement au pied de la tour. Il ne passa pas par l'entrée principale. Il utilisa ses propres codes d'accès, ceux qu'elle n'avait pas encore eu le courage — ou la présence d'esprit — de révoquer.

L'ascenseur monta à une vitesse vertigineuse. 40e étage. 41e. 42e.

Le "Silver Fox" ne réfléchissait plus. Il n'était plus un stratège. Il était un homme qui avait faim d'une présence.

\*\*\*

Dans le penthouse, Léna sursauta quand elle entendit le carillon de l'ascenseur privé. Son cœur cogna si fort contre ses côtes qu'elle crut qu'il allait se briser.

Elle se redressa, essuyant rageusement une larme solitaire du revers de la main. Elle devait être la Reine. Elle devait être froide.

Les portes s'ouvrirent.

Gabriel se tenait là, trempé par la pluie, ses cheveux grisés collés à ses tempes, son

trench-coat sombre dégoulinant sur le tapis de prix. Il ne dit rien. Il la fixa simplement, ses yeux brûlant d'une intensité sauvage.

Léna voulut lancer une pique. Elle voulut lui demander ce qu'il faisait là, lui rappeler qu'il était congédié. Elle voulut être piquant, moderne, impitoyable.

— Tu es en retard pour ta ronde, parvint-elle à articuler, sa voix tremblant malgré elle.

Gabriel fit un pas dans la pièce. L'espace entre eux sembla se réduire sous l'effet d'une pression atmosphérique insupportable.

— Le périmètre est corrompu, Léna, répondit-il d'une voix basse, vibrante de tension.

— Ah oui ? Et par quoi ?

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle pouvait sentir l'humidité de ses vêtements, la chaleur qui émanait de son corps, cette électricité qui lui manquait tant qu'elle en avait eu mal physiquement.

— Par nous, dit-il.

Il tendit la main, hésita un instant, puis ses doigts effleurèrent la joue de Léna. Le contact fut un choc électrique. Elle ferma les yeux, abandonnant toute résistance, se penchant vers cette paume calleuse comme une naufragée vers une bouée.

— C'est insupportable, souffla-t-elle contre sa main. L'absence... c'est pire que la guerre.

— Je sais.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il se contenta de la regarder, savourant ce moment où les masques tombent, où la vérité — cette première victime du conflit — renaissait de ses cendres.

Le "Silver Fox" et la "Reine sans royaume" étaient de nouveau dans la même zone de combat. Et pour la première fois, la riposte ne visait pas leurs ennemis. Elle visait ce vide qui avait failli les engloutir.

Léna attrapa le revers de son manteau mouillé et le tira vers elle avec une violence désespérée.

— Ne repars plus jamais. Sinon, je te jure que je détruis le monde entier juste pour te forcer à revenir l'éteindre.

Gabriel laissa échapper un rire sombre, un son rare et précieux.

— Essayez donc, patronne. Je serai juste derrière vous pour ramasser les morceaux.

Dans la tour d'ivoire, le silence était enfin brisé. La tension, elle, ne faisait que commencer.

# Chapitre 13

## L'Assaut Final

### CHAPITRE : L'ASSAUT FINAL

Le silence qui venait de se briser ne fut pas remplacé par la paix, mais par le hurlement strident des sirènes de sécurité. Le verre de la tour d'ivoire vibra, une plainte sourde montant des fondations même du bâtiment.

Gabriel ne réfléchit pas. C'était une mécanique huilée, un instinct vieux de quinze ans qui reprenait ses droits au moment précis où ses doigts effleuraient encore le visage de Léna. Il la projeta derrière lui, son corps agissant comme un rempart de chair et de kevlar, avant même que la première détonation ne pulvérise les baies vitrées du penthouse.

— En bas ! hurla-t-il.

L'air fut instantanément saturé d'une odeur âcre de brûlé et d'ozone. Les éclats de verre tombèrent en une pluie de diamants mortels, crissant sous leurs semelles alors qu'ils se jetaient derrière l'îlot central en marbre de la cuisine.

Léna haletait, son cœur frappant contre ses côtes comme un oiseau en cage. La transition était trop brutale. L'instant d'avant, elle était noyée dans le regard d'acier de Gabriel, et l'instant d'après, le monde s'effondrait. Elle sentit la main de Gabriel presser son épaule, une pression ferme, presque douloureuse, qui la ramena à la réalité.

— Ils sont sur le toit, lâcha-t-il, la voix basse, dépourvue de toute émotion autre

qu'une précision chirurgicale. Une équipe de quatre. Peut-être plus dans les escaliers.

Léna ferma les yeux une seconde, inspirant le parfum de Gabriel — pluie, tabac froid et cette note musquée qui n'appartenait qu'à lui — pour stabiliser son propre chaos intérieur. Elle rouvrit les paupières, ses yeux noisette brillant d'une lueur froide.

— Ma montre, dit-elle en désignant son poignet. Elle commande le verrouillage magnétique de la chambre forte. Si on atteint le couloir Est...

— Trop loin, coupa-t-il. Ils ont coupé l'alimentation principale. On est dans le noir d'ici trente secondes.

Il sortit son arme, un Sig Sauer noir mat qui semblait être une extension de son bras. Il vérifia le chargeur d'un geste sec. Son regard croisa celui de Léna. Pendant un battement de cœur, la "Reine sans royaume" et son "Silver Fox" ne firent qu'un. La rancœur, les mois de silence, les trahisons passées... tout cela fut balayé par l'urgence viscérale de rester en vie. Ensemble.

— Écoute-moi bien, murmura-t-il en se rapprochant d'elle. Sa respiration chatouilla l'oreille de Léna, provoquant un frisson qui n'avait rien à voir avec la peur. Quand je dis "maintenant", tu cours vers le conduit de service derrière le bar. Tu ne te retournes pas. Tu ne m'attends pas.

— Gabriel...

— Ne discute pas, patronne. Pour une fois, sois juste ma priorité.

Un flash de lumière aveuglant coupa leur échange. Une grenade assourdissante.

Le monde devint un sifflement aigu. Gabriel se jeta par-dessus l'îlot, ouvrant le feu. Les détonations étaient des coups de tonnerre rythmés. Léna vit des silhouettes

sombres se découper contre le ciel nocturne de la ville, descendant en rappel depuis le toit.

Elle ne resta pas immobile. Elle n'était pas une demoiselle en détresse, et Gabriel le savait. Elle attrapa une lourde bouteille de cristal sur l'étagère et, profitant de la diversion de Gabriel, la fracassa sur le crâne du premier assaillant qui franchissait le rebord. L'homme s'effondra avec un grognement étouffé.

— Pas mal, grimaça Gabriel, changeant de chargeur avec une rapidité déconcertante. Mais le barman va râler pour le cognac.

— Je lui achèterai le vignoble s'il le faut. Bouge !

Ils s'élançèrent dans le couloir, les balles traçant des lignes de feu dans l'obscurité naissante. La tension était telle qu'elle semblait électriser l'air. Léna sentait chaque mouvement de Gabriel, une danse mortelle où il se plaçait systématiquement entre elle et le danger.

Soudain, une porte latérale explosa.

Une onde de choc projeta Léna contre le mur. Ses poumons se vidèrent. Le monde tourna. À travers le voile de poussière, elle vit une silhouette massive surgir de l'ombre, un fusil d'assaut pointé sur elle. Elle essaya de se relever, mais ses jambes étaient du coton.

— Léna !

Le cri de Gabriel déchira le vacarme.

Il n'avait pas d'angle de tir dégagé. L'assaillant allait presser la détente. Gabriel fit la seule chose possible : il se jeta. Pas pour tirer, pas pour esquiver, mais pour couvrir.

Le bruit sourd de l'impact des balles dans la chair fut le son le plus terrifiant que Léna ait jamais entendu.

Gabriel s'effondra sur elle, son poids l'écrasant contre le sol, mais il ne lâcha pas son arme. Dans un dernier effort surhumain, il fit feu trois fois. L'assaillant s'écroula, une tache sombre s'élargissant sur sa poitrine.

Le silence revint, lourd, poisseux. Seul le bruit de la pluie battante contre les vitres brisées subsistait.

— Gabriel ? murmura Léna, sa voix tremblant d'une horreur pure. Gabriel !

Elle glissa ses mains sous lui, sentant immédiatement la chaleur moite et métallique du sang. Il avait pris deux balles dans le dos, juste sous l'omoplate, là où le gilet ne protégeait plus.

— Je vous avais dit... de ne pas m'attendre... souffla-t-il dans un râle.

Il essaya de se relever, mais son visage s'était vidé de toute couleur. Ses traits, d'habitude si impénétrables, étaient tordus par une agonie qu'il ne pouvait plus cacher.

Léna sentit une colère froide, une rage absolue, balayer sa peur. Elle le fit basculer contre le mur, pressant ses mains sur ses plaies. Elle se moquait des assaillants restants, de la tour, du monde entier.

— Tu ne meurs pas, Gabriel. Tu m'entends ? C'est un ordre. Je ne t'ai pas pardonné pour que tu me laisses seule dans ce vide.

Ses yeux à lui, d'un gris d'orage d'habitude si vif, semblaient lutter pour rester fixés

sur elle. Il esquissa un sourire douloureux, ses doigts ensanglantés effleurant la mâchoire de Léna.

— La riposte... patronne... vous l'avez dit... c'est un art...

— Tais-toi. Économise tes forces.

Elle déchira sa propre chemise en soie pour improviser un pansement compressif, ses gestes précis malgré le tremblement de ses mains. À ce moment précis, la "Reine" aurait tout donné — sa fortune, son pouvoir, ses secrets — pour une seule minute de sécurité absolue pour cet homme.

La peur de la perte était un poison plus violent que n'importe quelle balle. Elle réalisa, avec une clarté brutale, que toutes leurs disputes, leurs jeux de pouvoir et leurs silences n'étaient que des remparts qu'ils avaient construits pour ne pas admettre l'évidence : ils étaient le centre de gravité l'un de l'autre.

— Si tu pars, Gabriel, je brûle cette ville, dit-elle, son front contre le sien. Je ne plaisante pas.

— Je sais... murmura-t-il, sa voix s'affaiblissant. C'est pour ça que... je reste. Juste pour vous empêcher... de faire des bêtises.

Au loin, le vrombissement des hélicoptères de la police et des renforts de la sécurité privée se fit entendre. Les lumières bleues et rouges balayèrent le plafond dévasté du penthouse.

Gabriel ferma les yeux, sa tête retombant contre l'épaule de Léna. Elle le serra contre elle, ignorant le sang qui tachait sa robe de haute couture, ignorant le froid qui s'engouffrait par les fenêtres béantes.

Elle ne le lâcherait plus.

L'assaut final n'était pas celui des mercenaires contre la tour d'ivoire. C'était celui de la vérité contre leurs cœurs blindés. Et dans les ruines de leur forteresse, pour la première fois, il n'y avait plus de masques. Juste deux naufragés, l'un portant l'autre, attendant que l'aube se lève sur un monde qu'ils allaient devoir reconstruire, morceau par morceau.

— Gabriel ? appela-t-elle doucement dans le fracas des secours qui arrivaient.

Il serra faiblement sa main en guise de réponse.

Léna redressa la tête, son regard redevenant celui d'une souveraine prête à la guerre. Le "Silver Fox" était tombé pour elle, mais elle était là pour ramasser les morceaux. Et malheur à ceux qui tenteraient encore de se mettre sur leur chemin.

# Chapitre 14

## Cœur à Nu

L'odeur était insupportable. Un mélange âcre de cordite, de poussière de plâtre et ce parfum métallique, lourd, qui ne trompait jamais : le sang. Sous les doigts de Léna, la soie de sa robe Dior, autrefois d'un blanc immaculé, n'était plus qu'une étoffe poisseuse et tiède.

Le chaos hurlait encore à l'extérieur du penthouse — les sirènes de police, les pales d'hélicoptères qui fouettaient l'air de Manhattan, les cris des unités d'intervention. Mais ici, dans l'œil du cyclone, le silence était d'une densité absolue.

Gabriel respirait avec difficulté, chaque inspiration sifflant dans ses bronches comme un aveu de faiblesse. Son visage, d'ordinaire un masque de marbre sculpté par vingt ans de discipline militaire, était décomposé. Quelques mèches argentées, ce "Silver Fox" qui faisait sa légende, collaient à son front trempé de sueur.

— Reste avec moi, Gabriel. C'est un ordre, murmura Léna, sa voix brisant la chape de plomb.

Il esquissa un sourire douloureux, un rictus qui fit tressaillir la cicatrice qui barrait sa mâchoire.

— Un ordre... Toujours la patronne, même dans les ruines.

Elle ne répondit pas. Elle utilisa un lambeau de sa traîne pour presser la plaie sur le flanc de l'homme. Il grimaça, ses doigts se crispant sur le bras de Léna, un contact électrique qui brûlait malgré le froid qui s'engouffrait par les baies vitrées pulvérisées. La tension entre eux n'était plus cette joute verbale de salon, ce jeu de

séduction policé ; c'était une force brute, animale, une survie partagée.

— Tu as failli crever, Gabriel. Pour quoi ? Pour mon carnet d'adresses ? Pour les bijoux dans le coffre ?

Il ouvrit les yeux. Ses iris gris, d'habitude aussi froids que l'acier de son arme, étaient maintenant liquides, d'une honnêteté désarmante.

— Tu sais très bien que non, Léna. Le contrat est devenu caduc le jour où j'ai arrêté de regarder l'heure en attendant la fin de mon service.

Il marqua une pause, sa main remontant avec une lenteur infinie vers le visage de la jeune femme. Ses doigts rudes, marqués par les années et les combats, effleurèrent sa joue avec une délicatesse de voleur.

— Au début, c'était simple, reprit-il, la voix rauque. Protéger l'héritière. Faire barrage. Être l'ombre derrière la lumière. Et puis... la lumière est devenue trop forte. Ma mission a changé de nature sans que je m'en aperçoive. Je ne surveillais plus les entrées de la tour. Je surveillais les battements de ton cœur.

Léna sentit une larme tracer un chemin de sel à travers la poussière sur son visage. Le sarcasme, son armure habituelle, s'effondrait.

— On n'est pas censés faire ça, Gabriel. Tu as quinze ans de plus que moi. Tu as vu le monde s'effondrer deux fois, et moi je ne fais que commencer à le reconstruire. On est deux lignes qui n'auraient jamais dû se croiser ailleurs que dans un contrat d'assurance.

Gabriel laissa échapper un rire qui se changea en quinte de toux.

— Quinze ans... Une éternité pour certains. Pour moi, c'est juste le temps qu'il m'a fallu pour apprendre à reconnaître ce qui compte vraiment. Tu penses que mon âge

est un fossé ? C'est un rempart, Léna. J'ai assez vécu pour savoir que je ne veux plus passer une seconde de plus à protéger quelqu'un d'autre que toi. Pas par devoir. Par besoin.

Il l'attira légèrement vers lui, réduisant l'espace de sécurité qu'ils s'étaient imposés pendant des mois. L'air entre leurs lèvres était saturé d'une électricité statique, un mélange de peur résiduelle et de désir sauvage.

— Je suis un homme fatigué, Léna. Mon âme est couverte de cicatrices que tu ne verras jamais. Mais ce soir, quand j'ai vu ce laser pointer sur ton front... j'ai réalisé que si tu partais, je n'aurais plus rien à garder. Mon arme, mon insigne, ma dignité... tout ça n'était que du vent face à l'idée de ton absence.

Léna posa son front contre le sien. Elle sentait la chaleur de son souffle, l'odeur de tabac froid et de savon qui émanait de lui, une ancre dans la tempête.

— On va faire jaser tout New York, Gabriel, murmura-t-elle avec une pointe de malice qui revenait, malgré les larmes. La Reine du Plaza et son Loup Gris. Ils vont dire que tu m'as ensorcelée, ou que je cherche un père.

— Qu'ils parlent, répliqua-t-il, son regard se durcissant de cette intensité qui la faisait fondre. Ils ne savent rien de ce qu'on a traversé dans ce penthouse. Ils ne savent pas ce que c'est que de mourir l'un pour l'autre.

Il marqua un temps, cherchant ses mots, lui qui préférait d'ordinaire le silence.

— Je ne suis plus ton garde du corps, Léna. Je suis ton homme. Si tu m'acceptes avec mes démons et mes tempes grises, je n'aurai plus jamais besoin de bouclier. Tu es ma seule armure.

Léna se redressa légèrement, ses yeux plongeant dans les siens. Elle vit l'homme derrière la légende, la vulnérabilité derrière la force. Elle vit l'avenir, incertain,

dangereux, mais vibrant. Elle saisit la main de Gabriel et la pressa contre sa poitrine, là où son cœur battait à tout rompre, un tambour de guerre.

— Regarde-moi, Gabriel.

Il obéit.

— Je me fiche des années. Je me fiche des contrats. Je ne veux plus que tu restes derrière moi. Je veux que tu sois à côté de moi. Toujours.

Le premier baiser n'eut rien d'un conte de fées. Il était désespéré, un choc de chair et de survie. Il avait le goût de la poussière et des larmes, une urgence qui transcendait la douleur physique de Gabriel. C'était une déclaration de guerre au reste du monde. Une acceptation totale de leurs failles respectives.

Lorsqu'ils se séparèrent, le bruit des secouristes était tout près. Les portes du penthouse furent enfoncées, les lampes tactiques balayèrent la pièce de leurs rayons aveuglants.

— Monsieur Thorne ! Mademoiselle ! Ne bougez pas ! cria un officier du SWAT.

Gabriel ne lâcha pas la main de Léna. Il la serra au contraire plus fort, un sourire de prédateur apaisé sur les lèvres.

— Trop tard, murmura-t-elle pour lui seul alors que les brancardiers s'approchaient. On a déjà bougé. On est déjà ailleurs.

Alors qu'on les séparait pour les premiers soins, Léna croisa le regard de son ancien protecteur. Il n'y avait plus de "Monsieur" ou de "Mademoiselle". Il n'y avait plus de hiérarchie, plus de barrières sociales, plus de calculs. Juste deux êtres mis à nu par la violence, qui venaient de découvrir que dans les décombres de leur ancienne vie,

quelque chose de bien plus solide venait de naître.

Léna se laissa envelopper dans une couverture de survie thermique, mais elle n'avait pas froid. Le feu que Gabriel avait allumé en elle, ce mélange de passion mature et de dévotion absolue, était une fournaise.

Le "Silver Fox" était blessé, mais il n'avait jamais semblé aussi puissant. Et Léna, la souveraine des gratte-ciels, savait que sa plus belle victoire n'était pas d'avoir survécu à l'assaut, mais d'avoir enfin forcé les portes de la forteresse la plus imprenable de Manhattan : le cœur de l'homme qui avait juré de mourir pour elle, et qui allait désormais apprendre à vivre à ses côtés.

L'aube commençait à poindre sur l'Hudson, teintant le ciel de rose et d'or. Un nouveau jour. Une nouvelle règle du jeu. L'art de la riposte ne consistait plus à rendre les coups, mais à s'aimer assez fort pour que plus aucun ne puisse les atteindre.

# Chapitre 15

## Le Nouveau Protocole

L'aube sur l'Hudson n'était pas une simple transition lumineuse ; c'était une mise à nu. Dans l'appartement de verre et d'acier, la lumière rasante de New York découpait les silhouettes avec une précision chirurgicale. L'odeur de la poudre et de l'ozone avait été chassée par le parfum du café frais et cette note de fond, plus tenace, qui appartenait à Gabriel : un mélange de bois de santal vieux jeu, de cuir froid et de la pointe métallique de l'adrénaline qui retombe.

Gabriel était assis sur le rebord du canapé modulaire, torse nu. Un pansement propre barrait son épaule gauche, une morsure de métal dont il semblait déjà avoir oublié l'existence. Sous la lumière crue du matin, ses cheveux poivre et sel semblaient plus argentés que jamais, une couronne de givre sur un homme de feu.

Léna s'approcha, vêtue d'une chemise d'homme – la sienne – trop large, dont les pans flottaient autour de ses jambes nues. Elle ne se sentait plus comme la « proie » ou la « cliente ». Elle se sentait comme une reine qui inspecte ses troupes après la bataille, sauf que la troupe se résumait à un seul homme, et qu'il était son monde entier.

Elle posa sa main sur l'épaule saine de Gabriel. Sa peau était brûlante, un contraste saisissant avec la fraîcheur de l'air climatisé. Il tressaillit, non de douleur, mais d'une sorte de choc électrique. Ses yeux d'un bleu délavé par les années de surveillance rencontrèrent les siens.

— Tu devrais dormir, Léna, dit-il d'une voix rauque, ce baryton qui faisait vibrer quelque chose de très profond dans la cage thoracique de la jeune femme.

— Dormir est un luxe de civil, Gabriel. Et nous venons de quitter le monde des civils, n'est-ce pas ?

Elle s'installa entre ses jambes, une position d'une audace tranquille qui brisait toutes les règles du manuel de protection rapprochée qu'il avait suivi pendant vingt ans. Gabriel voulut reculer par réflexe professionnel, mais elle posa ses mains sur ses tempes, l'obligeant à l'immobilité.

— Le protocole est mort dans les décombres de l'entrepôt, reprit-elle, sa voix basse mais ferme. On ne revient pas en arrière.

— Je suis toujours ton garde du corps, Léna. C'est ce que je suis. C'est ma fonction.

— Non, fit-elle avec un sourire piquant qui fit danser ses yeux sombres. C'était ton emploi. Maintenant, c'est notre alliance.

Elle fit glisser ses doigts dans ses cheveux courts, effleurant les cicatrices invisibles d'une vie passée à encaisser les coups pour les autres.

— Écoute-moi bien, Silver Fox. Je ne veux plus d'un homme qui marche trois pas derrière moi avec l'oreille collée à un micro. Je ne veux pas d'un contrat qui stipule que ta vie vaut moins que la mienne.

— C'est le principe même de la riposte, murmura-t-il, ses mains hésitant à se poser sur la taille de Léna avant de céder à la tentation. Je suis le bouclier.

— Et si le bouclier se brise, je reste seule. C'est une mauvaise stratégie d'affaires, Gabriel. Et tu sais que je déteste les mauvais investissements.

Elle se pencha, son visage à quelques millimètres du sien. L'air entre eux était chargé d'une tension électrique, un mélange de désir brut et de respect mutuel. Gabriel pouvait sentir le parfum de Léna — jasmin et détermination — envahir ses sens, balayant les derniers vestiges de sa discipline de fer.

— Le Nouveau Protocole, déclara-t-elle, est un partenariat.

— Un partenariat ? répéta-t-il, un sourcil levé, retrouvant cette ironie protectrice qui était sa marque de fabrique. Tu vas apprendre à tirer au Sig Sauer entre deux conseils d'administration ?

— Si c'est ce qu'il faut pour que tu arrêtes de te jeter devant les balles comme un martyr, alors oui. Mais c'est plus que ça. Je veux un engagement total. Dans la salle de crise, dans les rues, et... ici.

Elle fit glisser sa main sur son torse, suivant la ligne des muscles sculptés par des décennies d'entraînement, s'arrêtant juste au-dessus de son cœur. Il battait fort, un tambour de guerre régulier.

— Je ne veux plus que tu me protèges *\*de\** la vie, Gabriel. Je veux que tu la protèges *\*avec\** moi. C'est fini, le temps où tu étais une ombre. Désormais, tu es la lumière à mes côtés.

Gabriel ferma les yeux un instant. Pour un homme qui avait passé sa vie dans la solitude du prédateur, l'idée d'une égalité était plus terrifiante qu'une embuscade. Mais avec Léna, la terreur avait un goût de miel. Il encadra le visage de la jeune femme de ses grandes mains calleuses, ses pouces caressant ses pommettes avec une infinie douceur.

— Tu es une femme dangereuse, Léna. Pas parce que tu diriges un empire, mais parce que tu as réussi à désarmer le seul homme qui n'avait jamais baissé sa garde.

— C'est l'art de la riposte, chuchota-t-elle. On frappe là où le cœur est exposé.

Le baiser qui suivit n'avait rien d'une conclusion ; c'était un prologue. Il était lent, exploratoire, chargé d'une promesse de possession mutuelle. Ce n'était plus le garde du corps et sa cliente, mais deux forces de la nature fusionnant dans le calme après la tempête. Gabriel l'attira plus près, l'enveloppant de sa force, tandis que Léna s'ancrait en lui avec une autorité naturelle.

Quand ils se séparèrent, le soleil avait franchi l'horizon, inondant le salon d'une lumière dorée. New York s'éveillait, un grondement lointain de moteurs et de vie.

— On commence par quoi ? demanda Gabriel, un sourire en coin, le premier sourire véritablement serein que Léna lui voyait porter.

— Par une clause non négociable, répondit-elle en se levant, mais en gardant sa main dans la sienne.

— Laquelle ?

— On ne dort jamais dans des chambres séparées. Plus de "périmètre de sécurité" entre mon lit et la porte. Le périmètre, c'est toi. Et je suis le tien.

Gabriel se leva à son tour. Malgré ses blessures, il dégageait une puissance nouvelle, une autorité qui ne venait plus de son arme, mais de sa place retrouvée dans le monde. Il la regarda, sa reine de Manhattan, celle qui avait brisé ses chaînes professionnelles pour lui offrir un trône à ses côtés.

— Clause acceptée, dit-il d'une voix basse. Et pour la riposte ?

— La riposte sera permanente, Gabriel. Quiconque s'en prendra à l'un de nous devra faire face aux deux. On ne se contentera plus de survivre. On va régner.

Il l'attira contre lui, son menton reposant sur le sommet de sa tête. Ils restèrent ainsi, face à la vitre immense, observant la ville qui ne se doutait pas encore que les règles avaient changé. Le contrat était déchiré, les barrières étaient tombées.

Le Nouveau Protocole était simple : l'amour était l'arme la plus sophistiquée de leur arsenal. Et dans ce domaine, ils étaient désormais passés maîtres.

Léna ferma les yeux, savourant la chaleur du corps de Gabriel. Pour la première fois de sa vie, elle ne calculait pas le coup suivant. Elle n'avait plus besoin de prévoir l'attaque. Elle était là, dans l'instant, protégée non pas par un homme payé pour le faire, mais par un homme qui l'aimait assez pour réécrire sa propre définition de la

survie.

Le "Silver Fox" avait enfin trouvé sa tanière. Et la louve de Wall Street avait trouvé son égal. La riposte ne faisait que commencer.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Garde du Cœur : L'Art de la Riposte"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)